



MÈRE MARIE-THÉRÈSE DESANDAIS

APÔTRE DE L'AMOUR MISÉRICORDIEUX

AUTOBIOGRAPHIE

INTRODUCTION

Père F. M. Requena

TRADUCTION ET NOTES

Sr Pascale-Dominique Nau

MARIE-THERESE DESANDAIS

*Apôtre de
l'Amour Miséricordieux*

Autobiographie

Introduction du P. F. M. Requena

*Traductions, texte établi et notes
par Sr Pascale-Dominique Nau*

INTRODUCTION

par Frederico M. Requena

traduction de Sr Pascale-Dominique Nau

Au début du 20^e siècle, la vie de Thérèse de Lisieux – victime de la divine miséricorde – commença à être connue grâce à la diffusion de son *Histoire d'une âme*. Peu après la fin de ce siècle, Jean-Paul II canonisa Marie-Faustine Kowalska (1905-1938) et détermina que le deuxième dimanche après Pâque serait, dans l'Église universelle, le dimanche de la Divine Miséricorde.

Ces faits montrent bien comment le 20^e siècle a été celui de la « découverte » de la divine miséricorde. Tout au long de ce siècle, dans diverses régions de l'Europe, comme la Belgique, l'Espagne, la France, l'Italie et la Pologne, des femmes, qui se sentaient plus ou moins héritières de la carmélite de Lisieux, devinrent apôtres de la miséricorde de Dieu. Certaines d'entre elles,

comme Faustine Kowalska, sont largement connues, alors que d'autres restent oubliées. Une de ces figures peu connues est la française Marie-Thérèse Desandais (1876-1943). C'est son *Autobiographie* que nous allons présenter dans ces pages.

Marie-Thérèse Desandais, Adrienne de son nom de baptême, naquit en 1876, probablement à Dreux. Elle était fille unique. Dès l'âge de neuf ans, elle voulait devenir religieuse, tout en décidant de n'en parler à personne avant ses 18 ans, pour être sûre de faire le bon choix. Quand elle les eut atteints, il fit connaître son désir d'entrer au couvent et, conseillée par sa mère, elle choisit l'Ordre de la Visitation.

Le 30 septembre 1986 – elle avait 20 ans –, elle entra au monastère de la Visitation de Dreux, présentée par Mr l'abbé Coutant, son directeur spirituel et confesseur de la communauté.

Le 4 mai 1897 elle reçut l'habit. Ce même jour, eut lieu l'incendie du Grand Bazar de Paris. Fondé par le philanthrope anglais Henry Blount en 1885, le Grand Bazar était une sorte de syndicat des œuvres de charité, très renommé dans le capital. La presse de l'époque répercuta la nouvelle de

cet événement qui avait bouleversé tout Paris, et la jeune Desandais – comme elle le relate elle-même dans son *Autobiographie* – y découvrit un sens surnaturel lié à sa future mission :

Le Bien-Aimé me fit comprendre que c'était l'image de ce qu'Il voulait faire un jour dans les âmes ... Une autre fois je compris que les œuvres diverses étaient semblables aux divers comptoirs de ce Bazar qu'elles devaient être réunies dans un même bâtiment de la volonté de Dieu et l'esprit liturgique, dans l'union de la Charité ... et que les flammes de la Charité devaient tout consumer. Je compris que Dieu avait tiré plus de gloire de cet holocauste que de toutes les ventes et de tout ce qui se serait passé pendant des journées de dévouement dans lesquelles il y avait peut-être bien de l'humain et de la vanité¹.

Peu après avoir prononcé ses vœux, Desandais tomba malade. Ce furent des années de grandes souffrances physiques et morales, qu'elle vécut avec une « spiritualité victimale ». Il faut noter que le contexte spirituel dans lequel Desandais

¹ Marie-Thérèse DESANDAIS, *Autobiographie*, p. 22.

vivait était fortement marqué par la spiritualité de la Visitation, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus et les débuts fulgurants de la diffusion de la vie de Thérèse de Lisieux.

En 1902, Desandais, qui avait alors 23 ou 24 ans et était au couvent depuis 5 ans, écrivit les deux premiers messages de l'Amour Miséricordieux. Ce fut le commencement d'une longue activité littéraire qui allait se prolonger jusqu'à la fin de sa vie.

Dans son *Autobiographie*, Desandais décrit en détails le processus de rédaction de ces écrits qu'elle reçut, selon ses propres paroles, « par dictée divine », ce qui la conduisit à se considérer comme « la petite main » de l'Amour Miséricordieux :

J'ai peur d'avoir à écrire parce que cela m'est pénible d'écrire sans savoir ce que je mets, sans changer, et d'être obligée de le donner (c'est de la nature, de l'orgueil sans doute, il est bien vrai que je ne saurais rien changer et que lors même que je saurais bien ce qui est mis, je suis trop ignorante pour savoir si c'est selon la théologie. Quand j'ai seulement une pauvre lettre ou une petite note à rédiger convenablement pour des choses matérielles, j'y passe un temps

considérable à faire et à défaire, corriger et ce n'est jamais bien fait ni à mon goût, ni à celui des autres. Quand c'est Lui qui donne, il n'y a pas à y revenir et tout le monde est satisfait - J'ai peur aussi d'avoir des lumières et d'être obligée de les dire. Et en un mot, tout le surnaturel m'effraye ... C'est un mouvement intime qui me presse et qui me fait écrire comme si cela m'était dicté suavement sans bruit de parole à l'intime de l'âme.

Les premiers écrits furent bientôt complétés par une image du Christ Amour Miséricordieux, que Desandais peint en 1904, suivant une impulsion surnaturelle. Elle raconte dans son *Autobiographie* : « En février 1904 dans un des moments du Bon Dieu, j'eus la première vue qu'Il voulait que j'en fis une image de son Crucifix avec son Cœur, ayant au bas l'offrande... » L'image devait associer quatre éléments : la Croix, le Cœur, l'Eucharistie et le commandement de l'amour, représenté par les pages ouvertes de l'Évangile de Jean.

On se rend facilement compte de l'étroit parallélisme qui se manifeste entre la mission de Marie-Thérèse Desandais et celle que reçut Faustine Kowalska presque trente ans plus tard. Toutes deux étaient

appelées à devenir les messagères de la Miséricorde de Dieu, pour le monde entier, au moyen de leurs écrits et images.

En 1919, les premières références à une association de l'Amour Miséricordieux apparurent dans les écrits de Desandais ; peu à peu l'Œuvre de l'Amour Miséricorde prenait forme. A ce moment-là, la religieuse française s'était déjà située dans sa mission en continuité avec trois figures de la spiritualité : Marguerite-Marie Alacoque, Thérèse de Lisieux et Bénigne Consolata. Précisément en cette même année 1919, les écrits et l'image de l'Amour Miséricordieux, qui étaient restés enfermés derrière les murs de la Visitation de Dreux, sortirent du couvent et commencèrent à être diffusés, d'abord en France, puis très vite en d'autres pays de l'Europe, sur le continent Américain et en Asie.

Cette première diffusion des écrits et de l'image de l'Amour Miséricordieux a été possible grâce à Émilie Blanck, directrice de l'*Œuvre de Propagande du Sacré-Cœur* de Lyon, qui entretenait d'étroites relations avec le monde de la Visitation non seulement à Lyon mais aussi à Annecy et à

Dreux. Come Dans son *Autobiographie*, Desandais raconte leur première rencontre :

Un jour le Bien-Aimé nous envoie ici Mlle X ... qui nous expose ses désires, ses attraits, ce à quoi elle était poussée pour la gloire du Sacré-Cœur ... tout ce que le Bien-Aimé avait découvert, et que nous ne comprenions pas ... La Volonté du Bon Dieu était évidente (...) depuis c'est un enchaînement merveilleux de circonstances qui fait voir l'action du Bon Dieu.

Les écrits de Desandais publiés par *l'Œuvre de Propagande du Sacré-Cœur* furent bien accueillis et les effets ne se firent pas attendre. Desandais en parle aussi dans son *Autobiographie* :

Au sujet de grâces de l'Amour Miséricordieux, il a fait ici des merveilles de transformation, des âmes absolument retournées caractères difficiles assouplis, scrupules au dernier degré demeurant au milieu d'une paix parfaite, des âmes découragées relevées ... Plusieurs nous suppliant avant de mourir de faire connaître au monde entier l'Amour Miséricordieux.

Vers la fin de 1922, les écrits de l'Amour Miséricordieux arrivèrent à Juan Gonzalez Arintero, qui commença à les faire paraître dans la revue qu'il venait de fonder, *La Vida Sobrenatural*. Dans les mois qui suivirent, se constitua un groupe de propagandistes parmi lesquels se trouvait le Jésuite chilien Fernando Vives del Solar. En 1923, le Père Vives rendit visite à Desandais dans son monastère à Dreux et lui demanda d'écrire un récit autobiographique qui aiderait à faire connaître les origines de l'Œuvre de l'Amour Miséricordieux. C'est ainsi que Marie-Thérèse Desandais en vint à écrire l'*Autobiographie* que nous publions ici pour la première fois.

L'original de l'*Autobiographie* fut écrit en français, avec de l'encre marron sur du papier pelure². Ce texte est sans doute la source principale pour connaître la vie de Desandais jusqu'en 1923. Même s'il ne nous permet évidemment pas de connaître

² Plusieurs copies dactylographiées de l'original ont été conservées ainsi qu'une traduction espagnole effectuée dans ces années-là. Ils se trouvent aux archives du Père Arintero au couvent dominicain Saint-Étienne, à Salamanque: carton Sulamitis 9, dossier 27 et carton Sulamitis 1, dossier d.

sa vie après la date de la rédaction³. Cela explique pour quoi nous ne trouvons pas dans l'*Autobiographie* de références à la demande d'une encyclique et d'une fête en honneur de l'Amour miséricordieux que Desandais essaya de faire parvenir au Saint-Père vers la fin des années 1920. Nous y reconnaissons encore un autre parallélisme évident avec Faustine Kowalska.

A partir du début des années 1920, les écrits de Desandais étaient largement diffusés en Espagne et en France, d'où ils partirent ensuite vers d'autres nombreux points de l'Europe, d'Amérique et d'Asie. De France, où les écrits étaient largement diffusés et très appréciés, nous vient le témoignage suivant d'une des propagandistes : « Il y a un savant religieux qui, sans connaître l'origine de cette doctrine l'étudie et dit que les huit volumes

³ Pour la biographie postérieure à cette date, il faut se référer aux témoignages de quelques religieuses qui ont vécu avec Desandais et aussi aux très nombreux écrits de Desandais : cahiers, agendas et divers paquets contenant des milliers de feuilles manuscrites et dactylographiées, certaines de caractère autobiographique, conservées au monastère de la Visitation de La Roche-Sur-Yonne (Vendée, France). Aux archives du Père Arintero, on conserve en tout 10 cartons contenant des écrits de la religieuse.

pourraient être publiés. A son avis, cette l'œuvre sur la liturgie, qui est plus complète que celle-là de Dom Guéranger, attirera l'attention de tous⁴ ». Plus tard, au moment du décès de la Visitandine, un important quotidien publia un article qui parla d'elle comme d'« Une grande mystique contemporaine »⁵.

Pendant la deuxième Guerre Mondiale, l'armée allemande réquisitionna le monastère de Dreux et la communauté déménagea à Vouvant (Vendée). Marie-Thérèse Desandais, qui fut plusieurs fois supérieure de la communauté, y mourut en odeur de sainteté, le 1^{er} janvier 1943, âgée de 66 ans. Quelques mois plus tôt, les écrits et les images d l'Amour Miséricordieux avaient complètement disparu, sous la suspicion qu'il s'agissait d'une dévotion interdite. C'est encore un autre parallèle avec la figure de sainte Faustine Kowalska.

Quant à l'*Autobiographie*, elle est divisée en deux parties. Dans la première, comme

⁴ Lettre d'Elvira Ortuzar à Juan Gonzalez Arintero, 15 février 1923.

⁵ Pour cet article, voir l'annexe qui suit le texte de l'*Autobiographie*.

Desandais elle-même l'explique, elle voulut faire connaître « le genre d'âme que le Bien-Aimé a donnée à la petite et ce qu'Il a fait en elle ». Dans le seconde, plus délicate et plus difficile, elle a tenté de « il va lui être plus délicat et plus difficile de dire comment Il l'a conduite et est venu la visiter ».

Pour conclure cette brève introduction, nous citons une partie de la lettre que la propagandiste espagnole de l'Amour Miséricordieux Juana Lacasa écrivit après avoir lu l'*Autobiographie*. Elle y décrit l'effet que cette lecture a eu sur elle :

Je suis restée stupéfaite par les merveilles que le Seigneur avait faites avec elle [...] et cela a servi à me convaincre tellement de la grandeur que Dieu avait mise entre mes mains et du don extraordinaire qui était venu à ma maison, que je me consacrai pour toujours à cette œuvre⁶.

⁶ Juana LACASA, « Noticias (2) », p. 23.

Première partie

Vive Jésus!
Jésus Amour!
Marie Médiatrice!
Qui est comme Dieu!

.....

Introduction

Mon Révérend Père,

La volonté de Dieu est si manifeste que je vous ouvre mon âme, que je ne voudrais pas y résister ; déjà, Il vous avait fait connaître intimement son vouloir, mais je croyais cela une folie, aussi étais-je résolue d'attendre sans rien provoquer, lorsque je reçois la demande de ...⁷ nous exprimant votre désir à ce sujet. L'obéissance ayant ensuite parlé

⁷ Le texte que nous reproduisons ici est une copie dactylographiée et non l'original. Ici et ailleurs, le copiste (probablement espagnol) a omis certains noms de personnes et quelques erreurs sont à corrigées.

au nom du Bon Dieu, je voudrais bien au moins ne rien mettre qui ne soit à plein selon son vouloir, pas un mot de plus ; pas un de moins. Ce n'est pas de moi, du reste, qu'il s'agit ici, mais uniquement de Lui, et de sa gloire, et si je suis obligée de parler de l'instrument et de la petite misère, c'est pour mieux le faire voir Lui... et les excès, et les merveilles de son Amour Miséricordieux qui ne pouvait trouver un sujet plus propre pour sa gloire parce qu'il était naturellement plus contraire.

Une des grâces que nous demandons instamment, et que nous vous supplions de demander, c'est qu'aucune créature ne s'arrête jamais à la petite qui ne sert que comme moyen pour aller à Jésus ... Je voudrais que tout en moi dise *Lui* ! que partout où l'on voit la petite, il efface cela et mette Lui à sa place ... Oh je voudrais disparaître ! non pas pour moi, cela m'est indifférent ce qu'on en fasse, mais pour que toute cette place que nous aurions pu occuper dans le cœur ou l'esprit des créatures soit donnée à Lui.

Si le Bon Dieu exauce mes désires et qu'après ma mort, comme il arrive au moins dans les familles et entre connaissances,

qu'on parle quelquefois de moi, Il me semble que cela me sera insupportable, et si l'on pouvait avoir une souffrance au Ciel, cela , 'en serait une bien grande, aussi il me semble que je ne pourrais pas y tenir et que je demanderais au Bon Dieu la permission de venir souffler bien fort au cœur et aux oreilles ... Lui ! Lui ! Jésus ! Amour !

Vous voyez, mon Père, que je suis une petite sottise (mais cela est tellement le dominant de mon âme que cela sort le premier) quand j'entends chanter et exalter les Saints, il me semble que je suis mal à l'aise à leur place, et je voudrais qu'il y ait aussitôt un grand refrain qui le chante Lui (je sais bien qu'Il est sous-entendu, mais il y en a bien qui n'y pensent pas et je voudrais que tout le monde le voit ; Lui, partout ... SI bien que je voudrais devenir une Sainte ... Mais ce serait pour que nous fassions un échange : comme Il exauce tous les désirs des saints, je lui demanderais de tenir la petite cachée, que personne n'y pense sur la terre, et que Lui, soit exalté, qu'on Lui fasse à Lui toutes les fêtes qu'on aurait pu faire pour la petite. Comme je suis bien loin d'être sainte, au moins je voudrais m'épuiser pour Lui, disparaître, et que le

peu que j'ai serve toujours à le faire s'y substituer Lui !

Comme nous vous le disions, mon Révérend Père, c'est une toute petite âme, qui vient à vous toute simple et ordinaire, la moins vertueuse du monastère, qui ne fait de bien que par son Bien-Aimé et qui, sans Lui, fait pire que tout le monde.

Cette petite est toute dépaysée sur la terre, mais elle est bien contente d'y demeurer tant que Jésus veut ... car il ne s'agit pas d'elle mais de Lui ! et son bon plaisir ... tant qu'Il la veut là, elle veut y être ... quand Il voudra l'appeler à Lui, il lui semble qu'elle prend déjà son essor et veut comme Lui !

Ce qu'on dit dans les livres m'embrouille et toutes les choses spirituelles ... tout consiste pour la petite à être livrée à son Bien-Aimé qui est au-dedans ... et à le laisser vivre en elle, elle vivre en Lui, à se manger continuellement les deux (ce n'est peut-être pas un terme propre, mais c'est ce qui rend le mieux la pensée).

Sauf l'office pour lequel j'ai maintenant reçu l'obéissance de demander au Bien-Aimé qu'Il me laisse dire, je ne sais pas faire des prières vocales, je reste presque

toujours en train, même pour l'acte de contrition quand j'ai mal fait, je suis envahie d'une lumière douloureuse, profonde qui me donne un très grand regret, puis aussitôt un mouvement fort au-dedans me jette en Lui et nous nous embrassons tous les deux, mais jusqu'à ce que j'aie la lumière, cela ne va pas, car il me tient comme un bon Maître et ne me laisse pas passer la plus petite chose, et cela de plus en plus ... Il ne peut pas souffrir la préférence même en une chose bonne, faite pour l'utilité ou la satisfaction du prochain. Il la purifie si Lui n'a pas été le premier en vue et si le mouvement suivi n'était pas le sien.

Et je suis si faible et si lâche, j'ai tant d'attrait pour ce qui est sage, prudent selon la raison et l'humain, j'ai si grand peur de me tromper et de tromper les autres que, si je ne Lui résiste pas ouvertement avec conscience et tout à fait, en mille circonstances, ma nature m'entraîne et j'agis sans le consulter ... alors, Il me laisse à moi-même et au pouvoir de son ennemi ... c'est l'angoisse ; le malaise, le

bandement d'esprit⁸, une sorte de paralysie mauvaise qui m'envahit. Cet état me donne la lumière et, dès que j'ai vu et dit : *c'est ma faute*, tout est fini ... et il reste une lumière plus grande, une union plus intime avec Lui.

Il y aurait des volumes pour dire tout ce qu'Il fait en sa petite et comment Il la conduit par la main ; à chaque instant ce sont de nouvelles grâces, de nouvelles

⁸ On trouve des références à cet état de « bandement d'esprit » dans des lettres de saint François de Sales ; voici quelques exemples :

A la baronne de Chantal (21 novembre 1604) : « Il faut faire des essais, mais modérés, mais sans se débattre, mais sans s'échauffer. Examinez bien votre procédure en cet endroit, peut-être verrez-vous que vous bandez trop votre esprit au désir de ce souverain goût qu'apporte à l'âme le ressentiment de la fermeté, constance et résolution ».

(fragment de lettre) : « Quand donc il vous arrivera de voir votre âme sensuelle et votre esprit humain se bander contre votre esprit chrétien ... »

A la baronne de Chantal (6 août 1606) : « ... bander notre cœur à la conquête des vertus requises au lieu où nous sommes ».

(fragment - 1615-1621) : « Il faut mettre l'attention à ce que l'on fait, et ne point bander l'esprit; surtout, point de réflexions ».

A la Mère de Monthoux (9 novembre 1620) : « ...bandez tout à fait votre esprit, avec fidélité et douceur, à une magnanimité et force particulière ». – Je remercie la Mère Prieure du Monastère de la Visitation de la Roche-sur-Yon pour ces citations.

lumières, non seulement pour elle, mais qui servent pour autrui, et qui rendent très sensible son action dans les âmes, car je sens qu'Il ne fait que rendre visible en moi ce qui arrive continuellement invisiblement. Le temps manque pour recueillir ces lumières, et elles servent quelquefois dans la pratique autour de nous. On dirait que le Bien-Aimé a fait sa petite « boutique d'échantillons » et qu'Il veuille en bien ou en mal faire expérimenter tout. Depuis près de deux ans son action s'est poursuivie toujours active et sensible : pas un jour qui n'ait sa lumière et son trait frappant. Ce qui surprend le plu, c'est qu'après un travail si actif du Bien-Aimé, et le désir, pourtant de la petite, le résultat soit si peu grand.

Je me sens de plus en plus pauvre, incapable, dépourvue de tout bien et de la possibilité de faire aucun bien sans Lui, mais au lieu d'avoir de la peine comme au début chaque fois que j'expérimente cette impuissance, j'en suis heureuse, car je voudrais bien donner de la gloire à Jésus, mais j'ai peur, j'ai toujours peur de l'orgueil plus que de tout au monde et quand je sens en moi quelque chose d'imparfait, je ne puis me défendre d'un sentiment de joie en

pensant que je n'ai toujours pas sujet d'avoir de la vanité et que s'il m'en vient quelque pensée ou si je les croyais, se serait vraiment de la folie ... il me semble que cette conviction de mon fond de corruption est ce à quoi je tiens le plus au monde car c'est ce qui m'empêche de m'approprier quelque chose et de rien voler au Bon Dieu, car quand Il ne m'aide pas je suis la pire des créatures, et je ne sais rien faire de bien ... je suis bien au-dessous de toutes les autres. Cela ne m'empêche pas de regretter ce qu'il y aurait de mal, ou qui déplaît au Bon Dieu. C'est pour l'orgueil que je suis contente. Parce que cela lui ôte le fondement. Je ne sais pas bien expliquer ces choses, mais le dis en passant, car c'est une chose accidentelle.

Il ne veut pas que je m'arrête à rien et que je me serve de tout pour aller à lui et voir et vouloir Lui partout et pour tous, Lui !

Mon enfance

Naturellement cette petite serait boudeuse, susceptible, colère, égoïste, exigeante et volontaire. J'avais aussi commencé à mentir et beaucoup d'autres défauts qui ne me conviennent pas à ce moment ; car j'ai fait tout cela avant que le Bien-Aimé ne me corrige, soit par l'intermédiaire de mes bons parents, de mes maîtresses, par sa grâce intime ou par les événements, en sorte que pour beaucoup de ces points, il nous a fait actuellement un tempérament contraire, mais je pense que c'est Lui qui est au-dedans, la Vie ... et voilà pourquoi aussi l'ennemi a tant de prise sur un fond corrompu et méchant.

Combien je dois remercier le Bon Dieu d'avoir fait tenir sa petite si sagement ... Tous les faits qui nous reviennent de cette époque y demeurent enseignements.

Mon Père était l'homme du devoir ; il voulait bien élever son enfant. A peine si je marchais seule, aussitôt grondée, je devais accourir dans les bras de mon père pour demander pardon. Cela a passé dans mon

âme, et de là vient sans doute (avec la grâce de Jésus et les lumières reçues depuis, cette pente à dire aisément *c'est ma faute*, et cette soif d'union, ce besoin de ne jamais demeurer en froid avec personne, mais de faire tout ce que nous pouvons pour la paix, quoique je sois volontaire et méchante.

Ainsi, de 12 à 14 ans, ayant été mise dans une pension où l'on ne parlait pas du Bon Dieu (n'y en ayant pas dans la ville), je m'étiolais et devenais de plus en plus susceptible ; il ne se passait pas de jour où je n'aie demandé 3 ou 4 fois pardon à mes compagne, car je ne pouvais pas me coucher, ni demeurer avec cela ; chaque fois je prenais une bonne résolution mais je recommençais aussitôt. Cela dura jusqu'à ma vraie conversion qui se trouva préparée, peut-être sans que j'y pense, en changeant de pension. Mais j'étais si lâche, mon Révérend Père, que chaque fois que la maîtresse nous parlait du Bon Dieu, de pratiques de piété, j'étais affamée de Lui ... mais j'aurais voulu ne pas entendre la lumière sur les pratiques de vertu, car jusqu'à ce que je sache que c'était mieux de faire autrement, j'avais ce me semble toute liberté de contenter ma nature ; mais quand

la lumière nous était donnée que c'était mieux de faire autrement, il me semblait que j'aurais fait de la peine au Bon Dieu. Je ne pouvais plus, et j'avais peur de cet état qui m'enserrait de plus en plus, aussi disais-je toujours au Bon Dieu, car je n'osais jamais commencer à Lui résister ouvertement, je vous le donne encore pour cette fois, et, secrètement, j'espérais que je n'y penserais pas une autre fois et qu'alors je pourrais me contenter sans l'offenser ou lui faire de la peine.

Vers 6 ou 7 ans, je fus bien instruite de la laideur du mensonge, ayant été surprise en ce défaut ... l'impression en fut profonde. Lorsqu'une fois vers 9 ans, il nous arriva une petite aventure qui me fit paraître en défaut de ce côté-là et notre maîtresse animée d'un saint zèle qui me fut une source de grâce, me fit faire devant l'image de saint Joseph la promesse solennelle que je regardais comme un vœu de ne jamais mentir ... dans des circonstances et avec des conséquences qui nous font vraiment sentir d'une manière sensible l'assistance du Bon Dieu qui gardait sa petite enfant.

J'ai soif de vérité !

A cette époque, j'étais tourmentée de pensées terribles contre la foi sans avoir personne pour m'éclairer car je savais d'avance que mes parents, mes maîtresses, mon Confesseur me répondraient d'après leurs propres convictions à eux ou me répondraient sans éclaircissement que je devais croire, sans me donner la lumière dont j'avais besoin. Je n'en parlais donc pas, et ma pauvre petite âme ne cessait de dire au Bon Dieu : *J'ai soif de vérité, où est la vérité ? ... Je veux la vérité ... si je ne suis pas dans la vérité, dans la vraie religion, daignez m'y mettre, si j'y suis daignez m'y garder.*

Oh comme j'en voulais à Pilate quand après avoir dit à Jésus : *où est la vérité ?* il s'en est allée sans lui donner lieu de répondre ... en lisant cela, j'avais espéré ma réponse. Je n'avais pas compris que la vérité c'est Jésus et qu'Il a dit : *Je suis la vérité !*

Les tentations contre la foi et cette soif de vérité ont été ma grande souffrance, les

réflexions qui m'étaient faites, et par l'état lui-même dans lequel je me trouvais.

La vérité, la justice, c'était une sorte de passion pour moi, jusqu'à ce que je connaisse l'Amour Miséricordieux. J'étais même rigoureuse du côté de la justice ; j'aurais fait et souffert n'importe quoi à ce sujet, et je croyais que tout le monde était comme cela. C'est pourquoi, quand j'entendais des personnes plus âgées parler, j'étais très facile à croire ce qu'elles proposaient comme bien, et ma pauvre âme était toute déconcertée ... angoissée ... affamée plus encore de vérité.

Il y a une chose très étrange ; si je suis en rapport avec des âmes pour leur donner (par exemple pour les conduire au Bon Dieu en étant chargée), je comprends toutes les petites misères des âmes et éprouve le besoin de me faire comme elles, faibles avec les faibles, comme en harmonie avec les besoins de chacune pour les en traîner plus facilement et fortement vers le Bon Dieu ; car en se sentant comprise, il semble que l'âme a plus de facilité pour croire et faire ce qui lui est dit. Cela nous est d'autant plus aisé que nous avons presque tout ressenti et Il nous a dit Lui-même

comment faire pour Lui rendre sa gloire dans ces moments. Souvent, Il veut bien nous le rappeler alors pour nous en servir. Mais si j'élevais la créature autrement, me regardant nécessairement au-dessous des autres et comme devant recevoir, je suis troublée.

Cela me fait de la peine de préférer ce que je sens au-dedans à ce qu'on dit, j'ai peur que ce soit de l'orgueil ; et je ne voudrais pas être une orgueilleuse ; quand j'ai assez de courage pour aller porter cela au Bien-Aimé, Il me donne la paix et me donne bien la lumière sans que cela me donne de l'orgueil, ni me fasse manquer à la charité. (Il sait bien tout arranger, Lui.) Mais souvent je n'ose pas aller à Lui, car comme ce qu'Il me dit quand nous sommes ensemble, j'ai peur, ce qui n'arrive jamais, qu'Il prenne son parti à Lui et ne me fasse blâmer les autres. C'est un des grands pièges de la tentation pour moi de me faire peur d'aller porter mes affaires au Bien-Aimé pour qu'Il me les arranger, et comme je ne sais pas me tirer d'affaire toute seule ; quand je demeure ainsi, je m'embrouille de plus en plus.

Ma petite voie à part

Au premier abord, il paraît que j'ai une petite voie à part, mais c'est si simple, c'est seulement la vérité, aussi il nous semble que je ne suis vraiment à l'aise qu'avec le Bon Dieu et avec mes Supérieurs qui me parlent au nom du Bon Dieu, avec mes chers amis les Saints et avec eux nous sommes toujours d'accord ; si nous ne l'étions pas, c'est parce que c'est moi qui ne comprends pas bien. Alors c'est bine facile de penser comme eux, mais en général, nous sommes toujours du même avis.

J'ai eu la grande grâce d'être tenue très fermement à la maison, quoique gâtée parmes bons parents ; j'ai toujours été affamée d'obéissance. Je n'aurais rien osé faire à la maison sans permission, et dans les réunions, je ne quittais pas les yeux de ma mère pour savoir ce que je devais faire ou dire ; elle était pour moi un oracle. Après, j'ai été un peu comme cela, au moins intérieurement, il me semble, pour mes Supérieurs, et le Bien-Aimé voudrait que je le sois pour Lui. Il ne l'a pas encore gagné, quoiqu'on m'y engage, notre Mère elle-

même, mais souvent j'allais d'abord prendre son conseil ; je me sens plus sûre quand elle a parlé.

Pendant mes mauvaises années

J'oubliais pourtant de dire que pendant mes mauvaises années, où je ne pensais qu'à m'amuser, j'ai souhaité quelquefois que le Bon Dieu prenne ma Mère, pour avoir plus de liberté, et je souhaitais aussi quelquefois, qu'il fasse froid ou que je sois enrhumée pour n'aller pas aux vêpres le dimanche.

Et comme je n'apprenais pas bien mes leçons, quand venait le jour des compositions, je savais que ma Mère aurait de la peine si j'avais une mauvaise place. Alors, le matin, j'allais trouver la Sainte Vierge en lui disant que je méritais bien d'avoir de mauvaises notes puisque je n'avais pas travaillé, mais que si elle voulait bien me faire la première ou la deuxième, je dirais à tout le monde que c'était Elle qui m'avait aidée. Je lui faisais valoir qu'à mes petites compagnes qui ne lui demanderaient pas (car elles n'étaient pas pieuses), Elle ne leur ferait pas de tort en exauçant ma prière, et puis c'était pour ne pas faire peine à Maman.

Et j'étais sûre, car je comptais bien plus sur la puissance de la Sainte Vierge que sur le travail de mes compagnes. Et je fus toujours la première ou la seconda en ce temps-là. Que de traits de ce genre il y aurait à cette époque ... et toujours. Comme le Bon Dieu a été bon et patient pour sa petite.

L'attrait pour l'obéissance

Pour revenir à l'obéissance, je crois que ce qui nous en donnait l'attrait, c'est la soif de vérité. Étant traitée comme un enfant, et sentant mon ignorance et mon insuffisance, il me semblait que l'obéissance était ma sécurité ... deux fois pourtant j'y ai manqué par ignorance, mais bien ouvertement. Oh ! que cela m'a été dur !

Une fois, à onze ans, où j'étais fatiguée, on voulait me faire faire gras un vendredi. Et une autre fois – j'étais plus petite –, pour témoigner que j'avais de la volonté, parce que j'avais entendu vanter cela devant moi, d'une autre enfant, et que j'avais pris cela pour de la vertu.

Une des peines de ma jeunesse fut d'avoir un confesseur trop bon : plus je m'humiliais, plus il me consolait ; alors que j'aurais été si heureuse de l'entendre dire comme moi que j'avais mal fait ; j'aurais voulu être aiguillonnée à aimer davantage. Il me modérait plutôt. Ce n'était pas que j'étais ardente, mais j'avais un grand désir d'aimer le Bon Dieu, et il me disait que ce

désir plaisait au Bon Dieu, pourvu que je fasse bien ce que j'avais à faire. J'aurais voulu plus que du désir, mais de la réalité d'amour.

Du plus parfait

Vers 17 ans, nous trouvant de passage pour quelques semaines en un petit pays où il y avait un Saint Prêtre, et lui ayant confié d'aimer en accomplissant ses commandements, c'était bien, en suivant ses conseils c'était mieux ; en faisant toujours ce qu'on croyait être le plus parfait, alors c'était aimer beaucoup. Ce fut un trait de grâce et de lumière ! Je ne m'appliquais plus qu'à cela constamment, mais je n'en voulais pas faire le vœu ; car, étant naturellement craintive et trop prudente, ayant la vocation à la vie religieuse, je ne voulais pas m'engager au plus parfait par une règle que j'aurais peut-être déjà bien de la peine à atteindre.

Le 17 octobre 1896, pressée très fortement par Notre Seigneur, je recevais de mon Confesseur et ma Supérieure la permission de le faire d'abord temporairement, puis pour toujours. Il fut ma sauvegarde en bien de circonstances, mais me devint ensuite un écueil et je dus changer de forme quand Jésus m'a refaite petite enfant.

De la bonté qui m'entoure

Mon Confesseur était celui de la Communauté ; j'ai toujours cru que c'était à sa considération qu'on avait fait la grande charité de me recevoir. J'ai eu beau dire qu'il me jugeait trop favorablement et bien faire ressentir à notre Mère tous mes défauts afin de ne pas la tromper en croyant que j'étais un bon sujet ... ce qui n'était pas.

Il est vrai que j'avais aussi une Supérieure qui était très indulgente et bonne, alors que j'aurais tant aimé être élevée virilement (mais ma nature aurait été trop contente). J'essayais pourtant de lui témoigner comme j'étais contente qu'elle me reprenne pour l'encourager.

Toute la vie, cela a été la même chose ; tout le monde toujours était trop bon pour moi, mes maîtresses, même celles qui étaient les plus sévères – c'étaient surtout celles-là que j'aimais –, et il me semble qu'elles l'étaient moins avec moi ; pour mes compagnes, c'était pareil en général même celle qui faisaient des taquineries et des petites misères ; elles n'en voulaient pas m'en faire quelquefois, pourtant je leur

faisais des petits présents pour qu'elles m'en fassent ; je leur promettais de ne pas le dire à ma Mère, mais elles ne le faisaient guère ; elles ne se fiaient dans doute pas de moi.

Dns la suite, les peines que j'ai eues des créatures, c'est parce qu'elles ne connaissaient pas mes intentions, et c'était assurément pour mon bien qu'elles agissaient ... et puis dans tant de circonstances, j'ai donné une mauvaise édification, que si j'avais été à leur place, je sentais bien que jamais j'aurais pensé comme elles, mais bien moins charitablement. Le Bon Dieu, je pense, a voulu m'humilier de cette façon, par le sentiment continu de mon indignité en présence de la charité des autres à mon endroit. C'est ce qui m'a fait paraître peut-être comme une grâce plus grande les quelques occasions où j'ai eu le bonheur de pouvoir faire de l'Amour Miséricordieux ; Jésus, qui sait tout, avait vu sans doute que sa petite serait trop faible pour supporter de grandes ou de fréquentes occasions ; c'est pourquoi Il la traite en petite. Il sait bien aussi que, lorsqu'on est privé, on est bien plus avide et en profite mieux de son bien

que quand on l'a entre ses mains ... Je ne sais pas si cela compte pour Lui ; mais je le serre souvent sur mon cœur, unies à toutes les âmes des créatures qui se sont fait de la peine et qui sont désunies, comme si c'était à moi de souffrir toutes ces peines et je les mets ainsi dans son Cœur qui est dans le mien. (Je fais cela parce qu'Il a du mal à avoir dans son Cœur des cœurs désunis.

De la souffrance

Pour achever le caractère de la petite : elle avait une soif instinctive de la souffrance. L'année de sa Première Communion, elle enviait les petits enfants qui étaient battus pour aller à la Messe, et elle était jalouse. Elle était jalouse aussi des petits enfants bohémiens qu'on disloquait ; elle aurait voulu naître comme eux, pour être libre, et dans les foires trouver les autres et leur apprendre à aimer le Bon Dieu. Quand elle apprenait plus tard que des personnes souffraient ou avaient des opérations à subir, à être comme Jésus entre les mains de ses bourreaux lui faisait envie ... aussi, quelle joie quand Il exauça ses désirs un jour.

On ne peut se faire une idée des préservations dont le Bien-Aimé l'entoura pour qu'on ne s'aperçoive jamais des petites mortifications toujours nouvelles qu'elle inventait. Car elle n'avait pas la permission de son Confesseur de faire quelque chose de nouveau qu'une fois avant de lui parler. Ce n'était pas des bien grandes choses, mes ses

dernières années dans le monde, c'était l'amour et la souffrance qu'elle visait⁹.

La vie des martyrs seule lui plaisait, elle n'avait pas trouvé de belles petites vies comme celles qu'on a maintenant et elle avait une sorte de crainte et de répugnance dans la vie des Saints. Pour les grâces extraordinaires, pour peu qu'elle en trouvât, elle les passa et n'aimait plus ces vies-là. Il lui semblait que ces choses étaient du poison pour les âmes qui pourraient se trouver excitées à désirer ces choses-là, ou à croire les avoir, et à se tromper. Maintenant encore, cela me fait peine d'entendre vanter des choses qui ont un peut de rapport avec ce que je sens, et de leur entendre donner de grands noms. Dans ma petite âme tout est simple, naturel, c'est le Bien-Aimé qui me traite en toute petite et j'en suis bien contente.

⁹ Voir ces thèmes chez Jeanne de Chantal et Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Comme tout le monde

Il y a une chose que me fait de la peine, c'est que je ne pense pas comme tout le monde et qu'il ne faut pas que je dise ce que je pense tout simplement, il faut que lui donne une forme plus humaine que je pense. Il m'aide si bien, que personne ne s'en doute et ne s'en aperçoit, et qu'on est d'une miséricorde extrême pour ma pauvre misère (c'est Jésus qui reçoit tout cela) il n'y a qu'un cœur et qu'une âme ici ... c'est Lui qui l'a fait ! Il est vrai qu'en ce moment le Bien-Aimé me donne une Mère qui sait tout et qui cache sa petite, pour ce qui est particulier, tant qu'il se peut, en sorte que tout se passe en simplicité et obéissance ... dans le secret.

Comme le Bon Dieu conduit les âmes au rebours de leurs attraits. Étant enfant, d'un tempérament délicat, fille unique, ayant perdu mon Père à six ans, j'étais entourée de soin et de précautions de la part d'une bonne grand'mère surtout, c'étaient des petites particularités qui me faisaient peine aussi quand on me demandait notre choix, c'était toujours, comme tout le monde. Ce

« comme tout le monde », j'espérais au moins le trouver dans ma chère vie religieuse ; et le Bien-Aimé a voulu que, soit par la maladie, soit par les emplois, soit surtout par la voie intérieure, je ne puisse pas avoir à plein ce cher commun que j'avais tant souhaité et qui faisait une de mes joies en quittant le monde.

Mon attrait pour le positif

De plus, j'avais un attrait très marqué pour le positif ... j'aurais été heureuse de pouvoir m'assujettir, jusqu'à en prendre la raison à ce qui nous est marqué ... et on m'a fait marcher par l'abandon après avoir examiné, on m'a fait suivre l'attrait intérieur, et ce que je dis aux autres, que je leur montre comme si beau et si bon, je ne le fais pas ... Tout se passe avec le Bien-Aimé en simplicité dans un baiser intime d'amour qui nous fait passer et vivre l'un dans l'autre.

Je n'ai eu ce bonheur que pendant quelques années où on nous a tant fait lutter contre le Bien-Aimé ... mais vous avouerais-je, mon R. Père, que si c'était terriblement dur pour l'âme et déprimant pour le corps, ma nature avait une sorte de contentement dans cette obéissance de marcher par le chemin ordinaire, et j'aurais été heureuse de perdre la raison par obéissance. Un de mes attrait, c'est, n'aimant pas ou ne lui donnant pas ordinairement de bon cœur, c'est pourquoi, j'avais attrait même à ces sacrifices-là.

Le mot « Amour »

Le mot Amour a toujours eu pour nous quelque chose d'irrésistible et de particulier ; tout enfant quand nous entendions ce mot dans un sermon par exemple, tout vibrait au-dedans ; cela me suffisait et il fallait que je me retienne pour ne pas dire à tout le monde ... Il a dit « Amour » !

Étant pris par le Bien-Aimé, en mauvaise, il nous ramène et dilate mon cœur.

Ce mot est tout pour nous : c'est son Nom à Lui et c'est aussi le nom qu'Il donne à sa petite. Il m'appelle : petit Amour ... Petite c'est moi et l'Amour c'est Lui, l'Époux Bien-Aimé. L'épouse a le nom de son Époux.

Il m'a donné saint Michel pour protecteur spécial et de plus en plus me donne une sorte de passion pour la gloire de Dieu, pour Lui donner Lui faire donner tout l'Amour

de préférence et dire sous cette forme ou sous une autre : Qui est comme Dieu¹⁰ ?

¹⁰ C'est là le titre d'un des écrits de Marie-Thérèse Desandais: *Quis ut Deus?*

De l'écriture et du surnaturel

La plus grande lacune qui demeure dans l'âme de la petite c'est le manque d'amour et de foi pour son Bien-Aimé ... je ne sais pas bien dire mais j'ai peur d'être prise ... j'ai peur d'avoir à écrire parce que cela m'est pénible d'écrire sans savoir ce que je mets, sans changer, et d'être obligée de le donner (c'est de la nature de l'orgueil sans doute). Il est bien vrai que je ne saurais rien changer, et lors même que je saurais bien ce que j'ai mis, je suis trop ignorante pour savoir ci c'est selon la théologie. Quand j'ai seulement une pauvre lettre ou une petite note à rédiger convenablement pour des choses matérielles, j'y passe un temps considérable à faire et à défaire, corriger et ce n'est jamais bien fait ni à mon goût, ni à celui des autres. Quand c'est Lui qui donne, il n'y a pas à y revenir et tout le monde est satisfait. J'ai peur aussi d'avoir des lumières et d'être obligée de les dire. Et en un mot, tout le surnaturel m'effraye ... Je sens qu'un plus fort que moi me domine, et m'emporte parfois, me fait agir.

Je suis parfaitement libre, il est vrai, d'y apporter correspondance, mais si je ne le fais pas, alors je suis tenue par sa Puissance, et mise sous l'esclavage de son ennemi.

Je n'ai jamais, il me semble, donné au Bien-Aimé que le moins que j'ai pu, et je crois, on me le dit aussi que je devrais lui être reconnaissante et désireuse de seconder ses desseins.

Il suffit que je sois mêlée à quelque chose pour qu'au lieu d'y avoir du cœur et de l'attrait cela m'en retire; j'ai plus de facilité à prier pour ce que font les autres et à m'y intéresser si j'y sens un vouloir du Bon Dieu que je le fasse. Quand j'y suis mêlée et dois donner le mouvement, il me semble que ma seule collaboration déprécie l'œuvre puis j'ai peur que, si je m'y donne avec cœur, ma nature ne s'en mêle et que je ne m'y intéresse ensuite pour moi au lieu de pour Lui. Et aussi parce que j'ai peur de tromper les autres.

Je voudrais qu'Il fasse tout par les autres et n'avoir qu'à souffrir pour Lui... En réalité ceci est pour indiquer la disposition foncière, car je ne veux que ce qu'Il veut, et ne désire volontairement pas même la souffrance s'Il ne la veut pas.

Je ne peux mieux rendre la disposition de mon âme qu'en la comparant à un pauvre petit oiseau¹¹ battu qui on a coupé les ailes et qui a peur de tout.

¹¹ Voir la parabole du petit oiseau dans le manuscrit B (v v° - 5v°) de la Vie de Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Deuxième partie

Comment j'écris

Pour écrire cela se fait de différents façons, En général je sens que j'étouffe intérieurement, il y a en moi, ce me semble, l'esprit du Bon Dieu, et cela me fait comme s'Il avait besoin de sortir.

Cette pression est douce et forte, si j'y résiste, je suis comme si je n'étais plus à ma place et quelquefois la fatigue s'ensuit, c'est cette fatigue physique qui me fait comprendre que je dois avoir à écrire mais le plus souvent je ne sais pas ce que cela va être... ou bien j'ai une vue rapide comme un éclair et je sais que c'est là-dessus que quelque chose va sortir, mais je ne puis y penser d'avance pour commencer ma phrase, et quand, j'ai pris la plume ou que je suis à la machine immédiatement je me mets à écrire sans que cela passe par ma tête ou du moins, je ne me rends pas bien compte.

C'est un mouvement intime qui me presse et qui me fait écrire comme si cela

m'était dicté¹² suavement sans bruit de parole à l'intime de l'âme. Quelquefois, je ne sais pas d'avance le mot qui va venir, d'autres fois j'ai la fin de la phrase en même temps. Cela se fait sans arrêt, sans répétition, juste à propos pour que j'aie le temps d'écrire un peu promptement (il paraît que cela se passait de la même façon quand je parlais étant prise) mais c'était tout haut que je disais je n'entends rien mais mon âme a l'impression ou plutôt a l'effet produit par une parole entendue, avec cette différence, que lorsque j'ai entendu une phrase dictée par une voix humaine, j'oublie quelquefois et j'ai besoin qu'on répète et cela est dicté soit avant qu'on ait fini le précédent, ou on attend, ici je n'oublis pas jusqu'à ce que ce soit sur le papier. Mais si je m'arrête pour quelque chose d'inutile, que je lève les yeux, que je regarde si le mot mis est bien celui qui convient ou que je veuille le changer, cela continue au dedans et je perds des mots qui ne reviennent plus. Quand j'ai conservé la pensée, je la mets comme je puis... Quand il y a des endroits

¹² On retrouve aussi ce phénomène du dicté divin chez les autres apôtres de l'Amour miséricordieux : Sr Bénigne-Consolata, sainte Faustine et Mère Espérance de Jésus.

qui sont moins clairs c'est toujours à ce moment-là. Je n'ai le droit de rien changer, s'il m'arrive de le faire, après je vois que c'est moins bien que ce qui m'était donné. La ponctuation ne m'est pas donnée c'est pourquoi elle est très mal mise, parce que souvent je crois que la phrase est terminée, ou je suis tout étonnée de la manière dont elle se termine.

Si un devoir m'appelle parfois le Bien-Aimé cesse tout à coup sans que je sache pourquoi, c'est qu'il était juste l'heure de quitter ou d'aller ici ou là où l'on a besoin de moi (sans que j'en aie été avertie.... Il est d'une ponctualité, à la minute, mais il faut que je sois extrêmement souple à son mouvement. Quand je reviens après des exercices parfois très différents et distrayants, Il ne me permet pas bien souvent de relire la phrase commencée ; sans savoir ce que je vais mettre, je dois reprendre la plume ou la machine et cela continue exactement la phrase commencée.

Parfois pendant que j'écris je suis comme si je n'étais plus sur la terre, tout illuminée de la lumière du Bon Dieu et j'ai la vue de ce que j'écris, je suis nourrie en même temps. Cela ne nuit nullement à la vitesse de

l'écriture ou de la machine, cela me communique au contraire une bien plus grande agilité, adresse et facilité ; plus l'action du Bien-Aimé est forte, plus je vais vite et d'un mouvement décidé, et moins je me trompe.

D'autres fois je me sens seulement en la présence du Bon Dieu d'une manière très forte et pénétrante, j'ai comme une vue d'ensemble générale et simple du sujet, et mon âme est nourrie de la simplicité de cette chose, de cette vérité, pendant que j'écris.

Parfois aussi; je crois que c'est lorsque la tentation est là, mais je ne suis pas dominée par l'ennemi, j'ai la tête comme dans un étau, on dirait que quelque chose veut m'empêcher de comprendre et de faire..... il me semble que si j'écris je veux faire du mal aux âmes ou mettre des choses ridicules ou des hérésies... et le mouvement du dedans est si fort que je dois écrire quand même (d'autant que j'ai l'obéissance de le faire quand c'est ainsi... Oh cette chère obéissance, sans elle je n'aurais jamais rien fait) ... mais cela m'est très dure d'écrire ainsi car parfois j'écris des choses absolument contraires à ce que j'ai dans

l'esprit ou à ce que je sens ... Si je suis dans les ténèbres et enserrée dans un état d'angoisses contre la foi ou la confiance ce qui s'écrit est au même moment pour pousser les âmes fortement de ce côté, en sorte qu'on dirait que j'écris malgré moi, ce que je ne voudrais pas.

Pour dire la vérité, mon Père, je ne comprends rien à cet état sinon que je n'ai pas plus de part ni de mérite aux choses qui sont dites, que la machine ou la plume avec lesquelles j'écris ... la différence c'est que je suis douée de liberté et que malgré tout, je donne mon consentement pour me laisser employer et que je ne mets pas de résistance à laisser s'écrire ce qu'Il veut.....

Alors que nous sommes libre de refuser ce concours mais je ne le pourrais plus sans manquer à l'obéissance et à mes vœux.

L'unique bien je fais alors c'est d'obéir et c'est ce qui est ma force ; et aussi l'acceptation d'écrire des choses sans suite, ridicules, des folies qui me feront mépriser, car que ce soit bon ou mauvais, comme je vous l'ai dit, mon action n'y est pour rien, puisque je ne fais que transmettre ce qui m'est donné.

Se faire mépriser par obéissance me semble une grande grâce et cela me donne du cœur pour aller quand même. Jusqu'à présent même ce qui a été écrit dans ces moments, on m'a dit que c'était bon, et l'on ne se serait pas aperçu de la différence de disposition de ma part.

Si un devoir positif, une chose utile me retirent d'écrire quand je suis en train de le faire, je n'éprouve aucune fatigue ni dommage, mais si j'en suis tirée brusquement, ou sans nécessité, il me semble que cela me fait faire une chute de très haut sur la terre, quelque chose se décroche brusquement, cela se passait ainsi quand j'étais tout à fait prise (et que n'avais plus notion de la terre) et que l'obéissance me faisait revenir, au premier mot de l'obéissance le Bien-Aimé me lâchait.

Quand je reviens toute seule, on du moins quand c'est Lui qui me ramène de son pays, ou me fait sortir de cet état, je n'éprouve pas ce brisement qui m'épuisa, au contraire, je suis soulagée ; si j'étais malade ou fatiguée, je suis complètement remise, reposée, rassérénée ... Si la tentation était là, je suis délivrée, et l'union au Bien-Aimé

est plus profonde ; on dirait qu'elle s'est encore resserré.

Quand ce que j'ai à écrire est fini, tout à coup je n'ai plus rien à mettre, et il me serait impossible de pouvoir ajouter un mot. Si je suis obligée de relire pour mettre les points, comme pour les méditations, par exemple, (car cela s'écrit tout d'un trait)... *Petites étincelles*¹³, par exemple, *petit catéchisme*, etc.), je ne puis pas relire attentivement, c'est un simple coup d'œil que je dois jeter et les points me sont donnés sans hésitation de ma part, subitement à l'endroit voulu et très clairement.

Il est arrivé quelquefois aussi, qu'Il ajoute une nouvelle lumière, quelques mots que je dois mettre encore, mais Il ne veut pas que ce soit de moi, mais par son mouvement à Lui. Ce sont ces lumières données en mettant les points, par exemple, qui font les rajouts, qu'on trouve quelquefois entre les lignes dans les écrits.

¹³ Livre édité chez Casterman, à Paris, en 1919.

Il veut bien que le Prêtre le polisse, mais pas moi. Ce n'est pas mon affaire ce n'est pas ma grâce à moi.

Ce qui est très frappant, c'est que parfois, quand j'ai eu au début la lumière et que je sais sur quel sujet Il veut me faire écrire, immédiatement mon esprit naturel a cru saisir que ce serait de telle manière que la chose serait bien présentée ainsi, ou dans tel plan, et je suis très surprise qu'il n'en est rien, cela est fait d'une manière toute différente, et quand même il y a de grandes interruptions: avec un grand enchaînement sans que j'aie jamais à relire ce qui a été déjà fait.

Souvent j'écris sur ce que je ne voudrais pas où des choses que je n'avais jamais comprises. D'autres fois, j'ai eu la certitude intérieure qu'Il avait quelque chose à me donner sur tel sujet, je prends la plume ou la machine convaincue que c'est sur cela..... qu'Il va dicter puisque précédemment Il avait dit qu'Il donnerait sur cela ... c'est une matière toute différente à laquelle je n'avais jamais pensé, je crois alors m'être trompée.... puis, soit découlant de cette première matière, soit une autre fois où je n'y pensais plus, Il fait mettre sur le sujet

qu'Il avait dit. Mais il faut que je sois d'une souplesse extrême, la moindre réticence le gêne, et Il me tient en pénitence voulant que je demeure là à l'attendre tant qu'Il lui plaît ... c'est quand j'ai raisonné qu'Il fait cela, ou que j'ai voulu comprendre ce que j'écrivais. Quand Il me trouve assez mortifiée et convaincue que ce n'est pas mon travail humain puisque avec tous mes efforts, je ne puis pas faire venir seulement un mot pour le mettre sur le papier, ni même me rappeler ce qu'Il m'avait dit au moment où Il a cessé... alors tout à coup Il redonne juste où j'en étais à écrire..... Mais auparavant Il faut que j'aie de nouveau donné mon consentement d'être docile à son mouvement. Jamais il ne me cède, si je résiste, Il s'arrête comme je viens de dire ; ou quelquefois Il fait semblant de ne pas s'en être aperçu et Il permet ou veut une erreur de mots, un pâté, une bévue quelconque, deux lignes écrites l'une sur l'autre pour me forcer à recommencer et ne faire que ce qu'Il veut.

Ce travail fait sous son action, au lieu de me fatiguer, me repose. Dans certains moments de fatigue ayant de violents maux de tête, lors d'une grippe ou l'on n'a pas

l'esprit bien libre où je me suis vue écrire avec la même facilité que si je n'avais pas été malade, alors que j'étais dans l'impossibilité de lire et d'écrire une lettre et que par la fatigue même j'aurais été incapable de me relire.

De même la nuit ... nous en avons passés d'entières à écrire sans y penser et sans avoir le moindre sommeil le lendemain ; d'autres fois saisie de temps en temps par le sommeil, avant d'avoir bien conscience, je me sentais pressée d'écrire encore, sans savoir où j'en étais restée et le faisant pour obéir (car j'ai l'obéissance de suivre ce mouvement du dedans) quand plus tard, je jetais un coup d'œil sur ce qui avait été ainsi fait en bien de petites reprises parfois et m'attendant à avoir à recommencer, ou au moins avoir à arranger les phrases, nous voyons que personne n'aurait pu se douter des conditions dans lesquelles c'était fait. Vous voyez, mon Révérend Père, que je n'ai pas grand mérite à cela.

Je ne sais pas si c'est parce que j'ai demandé au Bien-Aimé de faire du bien, mais sans le savoir (parce que j'avais peur d'être une orgueilleuse) quand il est sorti

quelque chose qu'on me dit indéfinissable, de même que si par devoir je suis obligée de relire ce qui est écrit, et qui m'avait fait du bien à moi-même en l'écrivant, je le trouve insipide, il me semble que cela va faire du mal aux âmes, et si je n'avais pas l'obéissance de mon Confesseur et celle de notre Mère, je n'oserais rien donner.

Comment le Bien-Aimé m'a conduite et visitée

Après nous avoir fait connaître comme j'ai pu le genre d'âme que le Bien-Aimé a donnée à la petite et ce qu'Il a fait en elle il va lui être plus délicat et plus difficile de dire comment Il l'a conduite et est venu la visiter.

Le premier souvenir de grâce remonte au jour où bien petite, en revenant de la classe où l'on venait de nous apprendre à épeler, j'ai pu déchiffrer seule la première phrase entière ; s'était: Les Cieux racontent la Gloire de Dieu ! Je ne saurais dire ce que j'éprouvai, il me semblait que s'était quelque chose de si beau et de si grand ! je le répétais sans cesse... et ce souvenir et cette impression me demeurent presque aussi vivants.

Un peu plus tard, j'avais environ cinq ans, tout à coup, sur les bancs de l'estrade je sentis en moi quelque chose d'indéfinissable et je compris que la vie religieuse était quelque chose qui tenait un peu du Ciel, je me trouvais attirée et

désireuse d'en vivre ... Ceci dura quelques instants, je me retrouvai comme à l'ordinaire, mais réfléchissant ensuite je fus envahie par une grande tristesse, pensant que les religieuses devaient être d'une autre nature que les autres personnes, car je ne savais pas qu'elles avaient des parents et moi je me voyais comme les autres petits enfants avec un papa et une maman comme eux, mangeant, dormant et jouant comme eux.

Je ne me souviens pas comment l'espoir d'être religieuse me revint, mais à 9 ans j'étais bien déterminée. Seulement ayant entendu parler d'une personne très sage qui avait eu cet attrait étant jeune et dont la vocation avait été éprouvée par un séjour de quelques années dans le monde; et s'était ensuite engagée dans une autre voie, je résolus d'éprouver ma vocation avant d'en reparler, dès lors que je n'en dis plus un mot, pensant que puisque cette personne si sage s'était trompée et avait changé, moi qui n'étais qu'une petite fille, je pouvais bien changer aussi ou n'être plus fidèle, ou pas appelée je me résolus de s'en reparler qu'à 18 ans me disant je verrai bien alors quel sont mes attraites et mes dispositions et

si j'ai persévéré jusque là. On me demandera quelques années de réflexion et je pourrai partir pour 21 ans ... telles étaient mes combinaisons d'enfant.

(La chose arrive ainsi, j'en parlai à ma mère seule, à dix huit ans ... et par une grâce providentielle la Sainte Vierge amenait la petite à la fin du mois de ses 20 ans, à la suite de circonstances bien touchantes, mais la vie de la petite en est pleine et ce serait trop allonger).

La grâce travaillait très fortement dans l'âme de la petite, et comme elle était des plus naïves, les incidents se multipliaient ... ce qui dominait c'est le désir d'être Sainte, la douleur de croire qu'il était trop tard, qu'elle n'avait pas ce qu'il fallait pour cela, les essais pour se donner... le Bien-Aimé lui donnait déjà un attrait fort pour la charité.

Ma première communion ne fut pas ce que je l'aurais souhaité, on avait dû me changer de pension au commencement de cette année-là, (la précédente étant fermée) et dans cette nouvelle en ne s'occupait pas de la formation religieuse des enfants. La veille j'eus une grosse peine d'enfant ... j'avais gardé mes mitaines pour me

confesser, quand j'eus avoué ce que je croyais une grande faute, je recouvrai la paix... Enfin ce jour désiré depuis tant d'années arriva ... mais en allant à la Sainte Table, je jetais les yeux sur la couverture du livre d'une de mes compagnes pour voir s'il était aussi beau que le mien ... ce qui fit qu'au moment de recevoir Jésus je ne savais que lui dire : Je ne veux pas faire un sacrilège (Oh combien je regrettais ma faute !) je le suppliai de ne pas permettre que je fasse jamais un sacrilège de ma vie. Puis cela la calma.

On nous avait dit que Jésus parlait aux âmes à la Sainte Communion et que ce jour-là Il faisait souvent entendre son appel à la vie religieuse, j'aurais bien voulu l'entendre, aussi je n'osais rien lui dire de peur de l'empêcher de parler, j'écoutais aussi attentivement que je pouvais, mais désolée je n'entendais rien. Quand Il passa dans mon cœur, je sentis seulement très chaud ... pour ne pas perdre le temps, après avoir attendu longtemps je me dépêchai de faire les commissions qu'on m'avait données, et je me suis mise à m'offrir comme je pouvais, en lui disant que si Lui voulait bien de moi, moi, je voudrais bien

de Lui. (C'était le fond.) J'entendais bien quelque chose qui me disait que c'était accepté, et qui m'encourageait à bien faire, mais je croyais que c'était moi qui me disais cela dans le dedans ... Je croyais que la voix du Bon Dieu c'était quelque chose d'extraordinaire qui faisait du bruit.

Une de mes grandes souffrances ce jour-là fut de voir qu'il fallait déposer des aliments de la terre sur la langue et avait reposé le Bon Dieu, qu'il fallait parler aux autres personnes, il me semblait qu'on n'aurait pas dû me toucher plus qu'à un vase sacré. Et ce qui me peinait était de voir que c'étaient des chrétiens qui faisaient ainsi.

Tout y était pourtant sérieux et réservé ; une enfant pauvre était à la même table que nous, en face, on nous servait la première tour de rôle, pour signifier que nous étions seules devant le Bon Dieu.

Le soir la Sainte Vierge me réserva la consolation d'être choisie pour réciter l'acte de Consécration au nom des petits enfants (il me semblait que c'était une responsabilité, aussi avec quel cœur je tâchais de le dire), il me semblait que je n'étais plus sur la terre à ce moment là.

Cette année de la première Communion il y eut un petit examen à passer, à l'oral quand je fus devant les examinateurs, je sentis une force mystérieuse qui s'emparait de moi, quelque chose de semblable à ce qui devait être donné aux martyrs pour y répondre.

Je sentais bien que ce n'était pas de moi, mais qu'il y avait là quelque chose de grand et de fort qui me faisait répondre sur tout ce qu'en me demanderait ... les réponses sortaient en effet avec clarté sur des choses que je n'avais jamais apprises et sur lesquelles on cherchait à m'embrouiller. Quand je revins ma place, ce quelque chose me quitta, la terre me semblait gris, le plafond bas, je me demandais ce qui était arrivé, je ne me rappelais plus de ce que j'avais dit. Un inspecteur passant par là dit quelques mots de satisfaction et d'encouragement pour la manière dont j'avais répondu, je crus qu'il se moquait de moi et je fondis en larmes ... je ne me souvenais plus de rien.

Cela me donne une grande dévotion au Saint Esprit, et quand je ne savais pas faire quelque chose, je répondais avec conviction (car je ne fus confirmée que l'année

suivante) et je croyais que c'était Lui qui m'avait fait répondre en cette circonstance : je n'ai pas encore reçu le Saint Esprit, à la Confirmation il se produisit un effet un grand changement.

Les mauvaises années

Vinrent les mauvaises années dont j'ai déjà parlé, et où toute en passant comme une plante sans culture, le Bien-Aimé entourait sa petite de soins et de préservations ... Il venait toujours à elle au moment où elle était sur le bord de l'abîme.

Je regrettais toujours que mes parents m'aient appelée une petite fille (car je croyais que c'était eux qui déclaraient à la mairie ce qu'ils voulaient). Un jour je crus qu'ils allaient bien vouloir me changer peu que je puisse aller chez les chers frères, car je me sentais bien plus un tempérament de petit garçon, j'aimais bien mieux leurs jeux, les sauts, les périls, et puis j'aurais voulu être prêtre ou médecin, pour atteindre les âmes ...

Ce tempérament dura jusqu'à ma conversion, où tout se retourne vers le Bon Dieu.

J'aurais beaucoup aimé être pensionnaire chez des religieuses, mais la Bon Dieu ne m'avait pas exaucé sous ce rapport. J'eus enfin le bonheur d'être mise dans une

pension pieuse qui vint s'établir dans la ville, mais comme externe.

A quinze ans je me préparais à un examen quand je me sentie pressée de demander au Bon Dieu, si ce n'était pas sa Volonté que je sois reçue, pour me pas faire de peine à ma mère que je ne me présente pas. Au mois de Janvier suivant je tombe malade ... et fut le temps de la grâce.

Ma mère me lit un jour la lettre d'une de mes amies lui il disant que son fils voulait ce faire prêtre, je fus saisie d'un coup de poignard de jalousie ... lui serait au Bon Dieu, et moi je ne pensais plus à l'être, ce n'était pas que je pensais à un autre genre de vie, car je n'avais aucun regard sur l'avenir.

Je me trouvais alors en grande perplexité, j'aurais tant voulu donner une sainte au Bon Dieu (cela avait été toujours mon ambition) et je croyais bien que je ne pourrais pas le devenir, je ne voyais qu'un moyen : faire le sacrifice de l'être pour avoir un billet de mariage et m'enfuir le soir des noces sans rien dire, avec mon billet pour acheter en quelque boutique une petite fille que j'élèverais pour en faire une Sainte pour la

Bon Dieu. Vous voyez, mon Père, que je n'avais pas beaucoup de lumières.

Je n'étais pas encore bien convertie pratiquement. Ce fut un jour après une confession où je me déterminai de ne plus vivre, ni rien faire que pour Jésus, mais craignant de m'engager pour des choses que je ne tiendrais pas, je suppliai la Sainte Vierge de m'aider pour un jour puis pour un autre, et cela ne se défit pas de fond, ni de tendance.

Ravissements

A cette époque, le Bien-Aimé me donna une vraie amie qui me rendit les plus grands services. Nous ne parlions ensemble que du Bon Dieu, c'était chacune notre tour de commander et d'obéir, je ne sais si Noviciat fut plus sévère, nous nous faisons renoncer continuellement, (mais elle était moins sévère) nous nous faisons aussi des petites souffrances jusqu'à ce qu'on manquât de s'évanouir.

A ce moment il se produisit ce que j'avais éprouvé de temps en temps étant enfant, et après ... Tout à coup tout disparaissait autour de moi, j'étais comme dans un pays plus pur et plus vaste que la terre, et quand je revenais j'étais un petit moment dépaysée ... (C'était la paix, le calme, l'âme y était rassasiée).

Une des premières fois que cela m'arriva, c'était au jardin ; j'étais seule occupée à arranger des fleurs quand je fus saisie par cet état, je demeurai immobile comme pétrifiée, après être revenue, me trouvant un peu plus tard avec la personne qui m'avait amenée au jardin je dis : il y a des moments,

n'est-ce pas où cela fait tout drôle, on n'est plus sur la terre, ou on va comme dans un autre pays, qu'est-ce que cela? ... Je vis qu'on n'avait pas l'air de comprendre, je n'insistai pas, mais je compris que cela n'arrivait peut-être pas à tout le monde ... et je n'en ai plus rien dit.

Cette année de ma conversion je commençai à parler à mon confesseur de mon désir d'être religieuse, je croyais qu'il allait me dire que c'était une illusion et une présomption aussi fus-je bien étonnée de l'entendre me dire, vous me reparlerez de cela de temps en temps. Je crus aussi de mon devoir pour ne pas le tromper sur mon état de lui dire un peu ce qui se passait, il me fit noter mes impressions et les soumettre au Supérieur du Grand Séminaire qui était le supérieur de la Communauté, car il me fit passer un livre sur lequel était son nom et il me dit qu'il avait consulté sur ce qui se passait et que c'était bon. En lui parlant je disais toujours : quelque chose ... cela me pousse, cela m'emporte, cela me dit, et il me dit qu'il fallait appeler « cela » le Bon Dieu. J'éprouvais toujours un peu de réticence à dire avant qu'on ait approuvé les choses c'est le Bon Dieu ... intérieurement

j'étais bien convaincue, mais j'avais si peur de tromper les autres et de faire croire que le Bon Dieu me parlait que j'aimais mieux les laisser discerner eux-mêmes. Cela a toujours été ainsi. Toutes les fois que j'eus dans la suite à parler de mon âme je priais avec instances que le Bon Dieu donne la lumière et ne me laisse pas tromper, et j'étais toujours disposée à m'entendre condamner et à renoncer à tout ce que j'avais senti.

Mais toutes les personnes qui nous ont approchées jusqu'ici et ont pu voir dans mon âme ont dit que c'était clair, que je devais croire et me laisser conduire par cet Esprit ... les confesseurs et mes deux Supérieures qui m'ont suivie de très près et pour qui je n'avais rien de caché, n'ont jamais remarqué qu'Il m'ait trompée. Il n'est jamais arrivé que du bien, de tout ce qu'Il a fait faire ou qu'Il a dit; mais les dommages qui sont arrivés l'ont été pour n'avoir pas fait comme Il aurait voulu ... parce que je n'avais pas osé dire de suite ce qu'Il voulait et qu'il était ensuite trop tard. Mais Il en a retiré ensuite sa gloire par la souffrance (qui était une grâce) et en

donnant lieu de faire de l'Amour Miséricordieux à l'égard du cher prochain.

Le livre qui n'avait été prêté était tout à fait ce que j'éprouvais, surtout la fin ; il y avait des passages où on aurait dit qu'on écrivait absolument ce qui se passait, cela me fit beaucoup de bien car je compris que je devais correspondre à cette grâce et que c'en était une véritablement.

Que de préservations à cette époque, non plus alors du péché, je veux dire quoiqu'il ait continué à le faire, mais pour m'aider à cacher mes petites affaires avec le Bien-Aimé ... Mon amie, je l'ai dit, était ma sauvegarde, nous nous voyions tous les jours et allions à toutes les réunions assemble. C'était notre joie d'aller aux fêtes, concerts, aux représentations pieuses ... ou cueillir des fleurs dans le bois, car souvent le Bien-Aimé venait me prendre et elle faisait le guet ... Nous nous tournions en peu l'une contre l'autre pour qu'on ne voit pas ma figure et qu'on crut que nous nous entretenions ensemble, puis quand s'était le moment elle me faisait revenir (comme c'était le devoir cela avait le même pouvoir que plus tard l'obéissance) ; elle me racontait bien vite ce qui s'était passé, et en

remerciement de son bon office, je lui disais au moins la pratique de ce que j'avais vu car je comprenais des vérités dans ces moments où j'étais prise (c'est comme cela que nous appelions ses moments-là).

A cette époque un des faits qui m'est le plus resté est celui d'une Sainte, de ma Sainte comme je la nommais, car ayant du renoncer à être mère d'une Sainte, et ne pouvant l'être moi-même... car je sentais que je ne le pourrais l'être comme je l'aurais voulu, je ne cessais de demander cette Sainte, faisant le sacrifice de ne jamais la connaître, ni avoir la joie d'avoir de rapports ensemble, pour qu'Il me la donne. Un jour donc, Il me la montra, dans un des moments où j'étais prise d'une vue toute intellectuelle, car c'est comme cela que cela se passe c'est très insaisissable, plus même que si je voyais avec mes yeux du corps, et je suis plus assurée de ce que je vois ainsi que même de la présence des objets qui m'entourent quand j'ai les yeux ouverts ordinairement. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les objets extérieurs ne sont présents à mon esprit que parce que leur image va se refléter dans mes yeux et que c'est cette partie de moi qui est

impressionnée d'une manière sensible qui sert de communication entre les choses créées et mon intelligence, tandis que ce que je vois c'est le Bon Dieu qui sans passer par le dehors met directement cette image dans mon esprit ... Cela me paraît du plus vrai et du plus pur quand je vois ainsi, car l'esprit est tout concentré et captivé par une seule chose claire et précise qu'on sent une vérité extrêmement simple, qu'on trouve décrite souvent bien embrouillée en beaucoup de mots par le langage des hommes et qui offre toujours dans la manière dont elle est rendue bien des lacunes et des prises à l'erreur et aux interprétations ... Oh! que c'est simple en Lui. Une de mes souffrances à moi-même c'est de ne pouvoir tout faire saisir quand j'écris, je sens que chaque mot est un abîme, et que parfois une certaine tournure de phrase qui n'est pas correcte a par l'ordre des pensées qu'elle présente un sens particulier en Lui.

(De même pour le Bien-Aimé, jamais personne sur la terre ne pourra le rendre comme je l'ai vu, sa présence me semblait bien plus évidente, me reste bien plus présente que tout ce qui a pu frapper mon

esprit par le moyen des sens (à moins que ce ne soit par les sens aussi je ne sais pas bien dire, parce que quand je le vois, je ne vois plus rien sur la terre ; il y a une telle disproportion entre sa clarté et celle des choses ordinaires que je ne sais pas si cela fait comme les étoiles qui s'effacent et semblent disparaître en présence du soleil, c'est tout le reste quand je reviens qui me paraît de l'apparence ... et ce que j'ai vu de la réalité, une réalité toujours absolument conforme ce que Jésus dit dans l'Évangile ou à ce que l'Église enseigne ... mais les mystères eux-mêmes me sont rendus saisissables, je les vois une évidence, un abîme de lumière et de vérité que je ne puis ni ne veux sonder, et il m'est communiqué une certitude ... comme si la foi avait un moment fait place à la connaissance (imparfaite sans doute, mais dans la mesure de la grâce qui m'a été faite) de la réalité. Il me semble que je comprends un peu ce que c'est que ce qui sera donné à l'âme mais dans une plus large mesure au ciel dans la béatitude Je dis très mal peut-être ces choses dont je n'ai jamais eu l'explication, mais j'essaye de vous dire un peu ce que je sens.

Du reste, ce ne sont pas des choses extraordinaires que le Bon Dieu me montre et me dit, je n'ai jamais eu rien d'extraordinaire du Bon Dieu, c'est une lumière plus claire que ce qui est, ce n'est pas du nouveau. Lui-même me le dit, c'est du vrai, ce qu'Il veut rappeler pour qu'on en vive. Il me semble que l'Esprit qui m'éclaire ou me fait écrire veut comme illuminer, donner lumière sur la doctrine de Jésus-Christ, peut-être que je me trompe. Ce qui me fait douter, c'est quand je me regarde car je me rends compte de plus en plus que tout le monde ne reçoit pas cette lumière du Bon Dieu, qui me semble une chose si vraie, si simple, si normale et qui, plus ou moins, éclaire presque continuellement ma vie, car parfois elle est intense comme dans les moments où je suis plus fortement prise... il me semble avoir remarqué que plus elle est intense plus elle est rapide, quelque fois c'est un éclair. D'autres fois c'est une lumière plus douce, toute pénétrante. Ce que je remarque aussi c'est que cette lumière est transformante et elle montre une vertu ; quand même l'âme y aurait opposition naturelle, elle est mise dans cette disposition. Quelquefois c'est

une transformation qui demeure, d'autres fois cela n'est qu'accidentel... et le Bien-Aimé fait beaucoup de petites transformations accidentelles jusqu'au jour où Il change l'âme de ce côté et la difficulté cesse pour elle dans la pratique de la vertu. C'est comme cela que le Bien-Aimé m'a corrigée de mes plus grands défauts et de bien de recherches de ma nature ; mais il a encore bien à faire. Il avait tant à corriger (ceux qui s'occupaient de mon âme ont toujours voulu en laisser le soin au Bien-Aimé, se contentant de surveiller, ils ont toujours trouvé qu'Il s'y prenait bien).

Ce qui me fait donc douter, c'est parce que ce n'est pas comme tout le monde et que cela a l'air de sembler extraordinaire à ceux qui ne me connaissent pas encore bien, alors que je vous assure que c'est très simple L'autre chose, c'est parce que si c'est une grâce du Bon Dieu, cela m'étonne que cela se passe dans une petite âme si ordinaire, car je suis tout à fait comme les autres ou moins bien, je suis par exemple plus imparfaites que mes sœurs et si j'étais dans leurs occasions je ne saurais pas pratiquer la vertu comme elles, j'ai bien vu cela quand j'étais leurs Mère, je suis si

petite que je ne sais pratiquer la vertu que lorsque le Bien-Aimé me donne la lumière et me fait faire, mais moi je ne sais pas, et quand le mauvais est là, si le Bien-Aimé ne me gardait pas je ferais les pires choses ... Ce qui m'a fait un bien immense, ce qui m'a donné une grande paix et une grande joie, c'est au jour où j'ai été frappée par la pensée que la Sainte Vierge s'était bien montrée à Maximin et à Mélodie à la Salette et leur avait donné une commission, j'ai pensé que c'était tout à fait mon cas, car c'était des âmes bien ordinaires et je m'étais mis dans l'idée que cela n'arrivait qu'à des Saints ou qui étaient en train de le devenir. Comme je ne l'étais pas, je ne voyais pas la possibilité d'allier tout cela, et la conclusion était que je devais être dans l'illusion ... Cette disposition, ma soif de vérité, la manière dont j'ai été élevée (tendant à un reste de jansénisme) secondant une nature défiante de tout ce que je ne comprenais pas et par conséquent de ma voie même ... puis plus tard au Monastère les effrois qu'on m'a donnés ... tout a contribué à me rendre craintive ... mais si d'un côté cela me rend moins souple, nous y avons l'avantage de tout faire d'une manière plus surnaturelle

puisque'il faut passer par-dessus ma nature et agir uniquement par obéissance, pour faire plaisir au Bon Dieu.

Je me suis bien éloignée du sujet, pour ma Sainte, Il me la montra pleine de Lui, débordante de Lui ... Son occupation était de L'offrir et Lui faisait déborder de son calice son Sang et ses grâces qui l'inondaient; elle la bien-aimée, et se répandaient sur toute la terre; puis je vis que cette âme ne pouvait pas demeurer ainsi dans cet état d'offrande, ses bras lassés se baissaient et il me fut montré que c'était la Sainte Vierge qui devait l'aider et la soutenir. Et avec la Sainte Vierge elle demeura ainsi dans une perpétuelle offrande.

Une autre fois un premier vendredi du mois après la Sainte Communion je compris que nous étions tous membres du corps mystique de Jésus et que nous y avions tous une fonction. Il me fit voir que la petite devait, être un petit atome¹⁴ près de l'aorte destiné à contribuer à faire couler le sang, la vie dans le corps entier ... Mais je n'ai pas compris comment, ni ce que cela signifiait.

¹⁴ L'image aussi chez Thérèse de l'Enfant-Jésus, Poésie 19.

Précédemment, un matin, je ne sais pas bien si je dormais (ce n'est pas de la même manière que cela s'est passé, mais l'impression m'en demeura), je vis une procession, il me semblait que c'était les diverses catégories d'élus dans le Ciel, cela ne me faisait pas envie, je vis même les Vierges elles m'attiraient davantage mais il me manquait encore quelque chose pour me contenter à plein ... je vit des Vierges vêtues de blanc avec des manteau (je crois ou de doublures de manteau) rouges, tout en moi tressaillit, je compris que c'était là que j'étais appelée et je vis en même temps dans la lumière que c'étaient les Vierges Martyres et qu'il n'y avait pas que le martyre du sang mais aussi le martyre d'amour¹⁵ ... aussi y aspirai-je de tout mon cœur,

L'apostolat m'attirait, j'avais la passion des enfants, j'aurais aimé être missionnaire

¹⁵ Chez sainte Jeanne de Chantal, on lit ceci : « *Le martyre d'amour est le martyre des filles de la Visitation : Dieu le fera souffrir à celles qui seront si heureuses que de le vouloir. Donnez votre consentement absolu à Dieu et vous le sentirez, car le divin Amour fait passer son glaive dans les plus secrètes et intimes parties de nos âmes, et nous sépare nous-mêmes de nous-mêmes, cela s'entend pour les cœurs généreux qui sans se reprendre sont fidèles à l'amour* ».

(mais pour aller à la recherche des âmes) lorsqu'un jour au moment de décider ma vocation, ne sachant au juste quel ordre embrasser, Il me fit voir dans sa lumière que des âmes qui se dévouent extérieurement, Il en aurait toujours, mais que des âmes qui se sacrifient et s'anéantissent comme Lui au Tabernacle, Il n'en aurait jamais assez ... et qu'Il en trouvait peu qui veillent tout sacrifier, même leur attrait ...

Comme ce que je désire c'est lui donner justement ce qu'Il a plus de difficulté à trouver ailleurs, ce fut assez. La grâce avait été saisissante ... j'avais la plus grande répugnance pour X ordre ... tout m'y déplaisait, ce fut donc la cause de mon choix : pour y souffrir davantage.

La volonté du Bien-Aimé fut confirmée d'une manière providentielle par un incident survenu à ce moment, et que nous ne citons pas pour ne pas allonger. Ce fut donc décidé.

J'abrège, pendant tout le temps du Noviciat on me croyait la plus heureuse, la plus à l'aise dans ma vocation, je me gardais bien d'éventer le secret du Bien-Aimé. Encore assez jeune, j'avais entendu dire que Saint François de Sales disait qu'un

saint triste est un triste saint (je me dis : je ne puis pas devenir une sainte, je crois bien que c'était dans mes mauvaises années, mais sûrement je faisais cette petite pratique en ce temps-là ; était-elle prise avant, je ne me souviens pas), mais je puis bien m'efforcer de ne jamais être triste, comme cela, si je deviens sainte un jour, j'aurai déjà la moitié de la besogne faite quand je commencerai, et je ne serais pas une triste Sainte. Je ne faisais guère d'autres pratiques que celle-là, mais en général le Bien-Aimé m'y faisait penser et les nouvelles maîtresses quand elles ne savaient pas nos noms disaient pour désigner la petite : la petite fille qui rit toujours. Cette habitude d'avoir l'air contente, m'aidait beaucoup d'autant que j'avais au moins la joie d'avoir à souffrir, à ce moment ce mot : plus cela coûte mieux cela vaut, m'était un levier.

La lutte fut de tous les instants, ma passion des enfants était plus vive que jamais, pour leur apprendre à aimer le Bon Dieu. Ma vraie vocation c'était d'être Apôtre.

Ma Supérieure savait tout, priait, m'encourageait ... Mon Confesseur en qui j'avais toute confiance, c'était celui que

j'avais dans le monde, ignorait mes angoisses. Il était si bon, qu'il aurait peut-être hésité à me laisser poursuivre et comme le Bon Dieu me voulait ici à chaque confession j'étais résolue de tout dire, et quand Il me demandait comment cela allait, une force intérieure me retenait, je n'envisageais que le bonheur d'être retirée du monde et je lui répondais en ce sens comme malgré moi. A peine sortie du Confessionnal ma peine redevenait plus intense.

Le 16 octobre 1896, peu après mon entrée, j'avais fait le vœu du plus parfait¹⁶, ce qui m'aidait grandement pour pratiquer l'observance malgré mes répugnances. Comme je n'avais que 20 ans, dans mes moments de plus grandes angoisses où « j'étouffais » davantage, car c'était cela mon mot à notre Mère ... intérieurement je fermis quelquefois le projet quand j'aurais 21 ans de me sauver du Monastère pour être mendicante, et aller en mendiant faire connaître le Bon Dieu ... Cette vocation de

¹⁶ Ce vœu qui a marqué la vie de nombreux saints, y compris sainte Thérèse de Jésus et sainte Jeanne de Chantal, consiste à choisir toujours et toute circonstance la voie et l'action la plus parfaite.

mépris, de privations, de rebuts, d'abandon à la Providence, d'Apostolat me ravissait ... Je l'avais bien d'avance cette vocation mais je savais que ma Mère ne voudrait pas que je la suive, aussi je m'étais bien gardée d'en parler ... C'est pour cela que je me serais sauvée, pensant qu'on ne m'aurait pas retrouvée ... mais je croyais que jusqu'à 21 ans les enfants devaient encore avoir le consentement des parents.

Les trois grâces de saint Joseph

Le 19 mars je demandai à Saint Joseph pour assurance des desseins de Dieu sur moi, trois grâces parmi lesquelles mon Nom dont je ne devais parler à personne, afin d'avoir par là le genre de vie qui était celle où le Bon Dieu me voulait ... depuis que j'ai vu que Sainte Thérèse¹⁷ a eu des visions et des extases je ne l'aime plus, à ce moment-là je savais seulement que c'était une des Saintes qui étaient les plus ardentes dans le service du Bon Dieu, et je suis bien contente maintenant d'avoir la chère petite Bienheureuse¹⁸ qui est plus de ma voie et qui n'a rien eu d'extraordinaire.

¹⁷ Il s'agit de sainte Thérèse de Jésus.

¹⁸ Pie XI béatifica Thérèse de Lisieux, *l'étoile de son pontificat*, le 29 avril 1923.

Ma prise d'habit

Ma Mère à cause de la famille aurait souhaité que je ne prenne le Saint Habit qu'à 21 ans ; Monsieur le Supérieur insista et voulut, dit-il, que la petite fut une fleur de Mai.

La veille de la prise d'habit je me trouvais fort pressée de demander à prononcer en secret les 3 vœux¹⁹, Notre Mère et Monsieur notre Confesseur d'accord le permirent ... C'était les 3 vœux que j'avais demandé (j'avais fait déjà le vœu de chasteté dans le monde) pas l'engagement de demeurer ici ... la lutte se poursuivit jusqu'au 21 Août où faisant le Chemin de la Croix, à la Station: Jésus meurt sur la Croix, j'éprouvai la satisfaction de penser que je m'étais attachée à la Croix qu'avec des cordes puisque ma volonté s'était pleinement donnée pour être ici. Il me sembla que Notre Seigneur me reprochait fort cela ... en un instant je compris que le plus parfait

¹⁹ Il s'agit bien des vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, que certaines personnes faisaient même sans s'engager dans la vie religieuse.

était non seulement de m'efforcer de vivre joyeusement dans une vocation où j'éprouvais tant d'opposition et de répugnances, mais de m'y fixer volontairement et par amour avant que cela me fut imposé par la nécessité. Ce fut fait ... je suppliai même le Bien-Aimé de ne jamais m'enlever cette souffrance pour avoir toujours quelque chose à Lui donner.

Depuis, Il m'a montré son plan divin dans la formation de cet Ordre et Il fait de plus en plus comprendre qu'inclination ou répugnance sont si peu de chose, la grande affaire, c'est d'adhérer à Lui et de faire tout ce qu'Il veut ... alors je ne m'occupe pas de ce que je sens.

Le 4 mai, jour de ma prise d'Habit, eut lieu l'incendie du Grand bazar de la Charité à Paris, le Bien-Aimé me fit comprendre que c'était l'image de ce qu'Il voulait faire un jour dans les âmes ... Une autre fois je compris que les œuvres diverses étaient semblables aux divers comptoirs de ce Bazar qu'elles devaient être réunies dans un même bâtiment de la volonté de Dieu et l'esprit liturgique, dans l'union de la Charité ... et que les flammes de la Charité devaient tout consumer. Je compris que Dieu avait

tiré plus de gloire de cet holocauste que de toutes les ventes et de tout ce qui se serait passé pendant des journées de dévouement dans lesquelles il y avait peut-être bien de l'humain et de la vanité. Qu'il fallait apprendre aux âmes à se dévouer pour Dieu et le prochain en purifiant bien leur intention ... et regardant non comme un mal, mais une récompense et un plus grand bien encore si le Seigneur leur demande ensuite le sacrifice et l'anéantissement, mais qu'elles s'efforcent de le faire dans les ardeurs de la charité. Bienheureuses sont les martyres et les victimes de la charité. Oh ! si toutes les âmes qui sont dans ce cas pouvaient faire ainsi, quelle joie et quelle gloire pour le Cœur de Jésus. Savoir s'effacer pour faire la place à un autre ... et s'effacer amoureusement avec joie sans faire sentir qu'on s'efface et entrer de tout son cœur, de toutes ses prières, de tous ses sacrifices dans les travaux des autres, Il me semble qu'il me fait comprendre que ce serait cela la belle et vraie réparation d'amour dont Il a besoin pour faire contre poids à tant de défectueux dans les œuvres. Se dévouer sans mesure tant que Jésus veut, avec désintéressement ... disparaître quand

Il veut et présente quelqu'un pour nous
remplacer ... et aider toujours avec
humilité, amour.

Au Noviciat

Pendant le Noviciat bien que je ne dis pas mes choses intimes ; mes appréciations au sujet de la vertu et de la souffrance n'étaient pas toujours celles des autres, ce n'était pour moi qu'étonnement et déception, ne montrant que joie, qu'ardeur, et m'efforçant de faire ce que Jésus disait pourtant dans les béatitudes. On s'étonnait aussi, j'entendais bien des mots charitables de mes Sœurs, surtout des plus anciennes pour me prémunir contre le jeûne, vantant le prix des aridités, des sécheresses, des peines intérieures, comme pierre de touche de la vraie vertu, du vrai amour. J'aurais tant voulu aimer Jésus du véritable amour que j'essayais de me donner des peines intérieures ... le lisais un peu ce qui en parlait, mais je ne pus arriver à m'en donner. Petit à petit je craignais sérieusement être dans l'erreur, que ma petite voie ne soit pas bonne ; aussi pendant notre retraite de profession j'avisai la vertu sous son côté austère, je cessai d'être enfant ... je devins rigide en essayant d'être régulière ... je souriais mais en m'efforçant

de le faire gravement, je devins gênée et je crois gênante ; ce n'était pas la simplicité, j'essayais de me faire un autre tempérament.

Peu après la profession je me mis à tousser ; on craignit pour la santé, le docteur était inquiet quand notre Mère me dit d'aller demander au Bien-Aimé de me guérir. Je fis la commission, mais je compris qu'Il voulait que je demande à notre Mère de la donner la Communion aussi fréquente que possible (j'avais une faim insatiable de la Sainte Communion, Monsieur notre Supérieur disait qu'il y avait des âmes eucharistiques et que c'en était une). Je fis avec une grande confusion l'aveu de ce que j'avais compris, notre Mère résolut de consulter notre Supérieur que le Bon Dieu envoya d'une manière providentielle le jour de Sainte Anne. Connaissant ma faim il y acquiesça volontiers.

(A partir de ce jour j'eus la faveur insigne de faire la Communion quotidienne jusqu'en 1900)

A sa visite suivante le docteur constata à son grand étonnement que tout était en parfait état, et qu'il n'entendait plus rien d'anormal.

En 1901, le Bien-Aimé nous donne notre Mère actuelle, c'était le même Jésus changé d'ostensoir ... elle put lire jusqu'au fond de l'âme de son enfant.

En Janvier 1902 le Bien-Aimé donna plus de lumières, puis travailla plus activement ... Notre Mère aussi ; je me livrais davantage, j'acceptais tout ce que le Bon Dieu voulait ... Il me pressait de Lui rendre sa gloire, de Lui rendre son amour ; j'aurais voulu le faire même et surtout au nom de ceux qui me le font pas dans l'enfer, et sur la terre il semblait que j'allais marcher dans une bonne voie, je me sentais heureuse sous cette direction ferme, quand tout à coup, après quelques jours qui semblaient faire pressentir un orage, le 1^{er} vendredi d'août pendant que j'étais devant le Saint Sacrement un bouleversement complet se produisit : la petite était devenue méconnaissable ... elle se serait crue un démon. J'allai trouver notre Mère ... et demeurai dans cet affreux état près de six semaines. Des prêtres consultés me rassurèrent ou du moins me dirent ce qui pouvait le plus me consoler, me disant que cet état et ce que j'éprouvais n'était pas du

péché ... mais rien ne pouvait m'en faire sortir.

Le Père de A... consulté à son tour reconnut de suite la présence d'un esprit mauvais; il fit je ne sais quoi ... et cela s'en alla.

Je sortis de là comme avec une nouvelle vie, tout fraîche, toute résolue d'être plus au Bon Dieu. Il me rendit mon vœu du plus parfait que mon Confesseur inquiet m'avait retiré (ce n'était plus le même que précédemment et dans la suite je reçus conseil de ne pas m'ouvrir à lui).

Le récit de ces temps serait trop difficile et ne doit pas être confié au papier ; ce serait faire trop de cas de l'ennemi qui doit être traité avec mépris ... j'aurais été naturellement heureuse de le faire pour que vous sachiez l'étendue de la misère que le Bon Dieu a choisie, mais l'obéissance m'a défendu de le faire et je dois obéir.

Au bout de quelque temps cela revint ; le Père aussi. Il délivre de nouveau, me laissant dans la même paix. Il nous dit que la Ste. Vierge avait en ces moments un certain nombre de petites victimes en cet état pour obtenir le règne de son Fils. Il m'encouragea beaucoup, me dit lui aussi

que j'étais une petite enfant gâtée du Bon Dieu, que toutes les grâces que recevaient étaient bien de Lui.

Il dit à notre Mère comment faire si cela revenait encore ... bien des années plus tard, le Bien-Aimé nous apprit Lui-même le moyen le plus efficace pour vaincre et chasser l'ennemi. Du reste, je reçus beaucoup de lumières par l'expérience de ce qui convient dans les tentations. Je ne sais si à cette époque il y en a que je n'aie pas ressenties et avec une violence extrême.

Je pus savourer à plein le bienfait de l'humiliation. Je sentais que le Bon Dieu voulait m'établir vraiment dans mon néant au-dessous de toutes les créatures ... et ce travail d'humiliation eut répondu au besoin de mon âme, s'il n'y avait pas eu péché ou crainte et apparence du péché, car lorsque c'était passé le Bien-Aimé ne me faisait pas de reproche de ce qui s'était passé alors, mais cela terminait toujours par être prise, quand le mauvais s'en allait le Bien-Aimé qui était toujours au-dedans mais ne paraissait pas, s'emparait de sa petite et semblait vouloir la dédommager de ce qu'elle avait souffert.

Cela revint encore ... et des années passèrent dans ces alternances de grandes grâces et de moments affreux ... Ce fut dans un de ces moments de grâce que le « Trésor caché » fut écrit tout d'un trait et que notre Mère en parla pour la première fois pour un défit qui en produisit les plus grands fruits.

Dans les plus mauvais moments la seule ressource était de me faire mettre par obéissance et non sans difficulté les bras en croix ... j'y restais parfois des nuits entières.

A ce moment je demeurai plus de deux mois sans faire la Sainte Communion (que je n'avais jamais manquée jusque-là) (mais à quel prix) et quelle reconnaissance je dois à notre Mère, on ne pourra jamais se faire une idée de sa charité et de son dévouement à notre endroit.

Le Vendredi Saint à trois heures, j'étais les bras en croix quand tout à coup le mauvais qui était là sortit ; je fus délivrée.

Tout repris son calme, je me sentais toute renouvelée, une vie nouvelle de plus grand détachement et union au Bon Dieu commençait.

L'action du Bien-Aimé était très forte. Si cela eut duré, c'eut été presque le Paradis

sur terre. Ma souffrance était uniquement la privation de la Communion quotidienne que le Confesseur n'avait pas voulu me rendre. Le Bien-Aimé me promet de me la rendre Lui-même un jour en comblant tous mes désirs... Je ne me doutais pas comment.

Il pourrait s'y prendre car une grande ombre à ma joie immense était d'être seule à jouir de ce privilège qui me donnait une petite singularité ... je n'aurais jamais supposé qu'un décret aurait outrepassé la Règle même, et qu'après des années d'attente et contre son gré le même Confesseur accorderait cette grâce à toute la Communauté ... Il est vrai qu'il attendit jusqu'en 1908 pour nous le mettre en pleine exécution ...

C'était un prêtre je crois très fidèle à son devoir, très dévoué, mais sa direction était toute la raison, il redoutait beaucoup le sentiment dans la piété et ce qui ne suivait pas la marche de ses livres, c'est pourquoi tout en étant un excellent Prêtre, ses rapports m'étaient des angoisses et accroissaient mes peines au lieu de les calmer. Il y avait dans la ville un Prêtre sérieux qui avait saisi de suite mon état, et avait conseillé la visite du Père de A., qu'il

connaissait ... je le voyais de loin en loin selon la nécessité, mais il y en avait peu à cette époque.

Notre Mère fut réélue après l'Ascension, à ce moment elle nous confiait le Noviciat ... Le Bien-Aimé travailla de suite les âmes d'une manière incroyable ; on aurait dit qu'Il avait hâte de faire son œuvre, les Âmes bien disposées s'ouvraient avec une grande facilité à son action ... pour certaines ce fut le commencement d'un renouvellement que s'accrut de plus en plus. Je le sentais moi-même ; ce n'étais pas moi qui faisais cela, c'était Lui ... il me disait d'avance ce qu'elles pensaient. Il leur communiquait le mouvement de ce qu'Il disait sans que j'aie eu besoin de leur transmettre extérieurement.

L'image de l'Amour Miséricordieux

Sans que l'on le suppose bien des choses se préparaient. Pendant ces temps d'alternative de grand mal et de grandes grâces, en février 1904, dans un de ces moments du Bon Dieu, j'eus la première vue qu'Il voulait que j'en fis une image de son Crucifix avec son Cœur, ayant en bas l'offrande ... Le Bien-Aimé se découvrait parfois à la petite ... Il l'emporta en Lui ... puis il se montra à elle Amour Miséricordieux.

A cette époque la chose alla plus haut, on montra cette image à X pour être plus dans l'obéissance et la sécurité.

De là les enquêtes, examens. On effraya la petite, avant de la connaître. Elle crut tout ce qu'on lui dit et se mit à douter de tout.

On lui retira le Noviciat (Le Bien-Aimé la soutenait car par-dessus ce que sa nature aurait dû éprouver, la joie de tout sacrifier par obéissance, même cela qui eut encore été attrait et eut soulagé son besoin de donner Jésus aux âmes, cette joie intime l'emportait sur tout le reste, elle était heureuse d'offrir cela pour toutes les

créatures qui pourraient murmurer des décisions de sa Supérieure, et n'avait peut que de ne pas prendre assez joyeusement.)

Elle eut défense de peindre, d'écrire, de penser à ce qui l'attirait et à ce qui lui avait été montré, défense de se laisser prendre par le Bien-Aimé.

Et elle, dès qu'elle voyait un Crucifix, il lui semblait entendre au-dedans : C'est moi vivant qui m'offre dans l'Hostie, c'est ici le plus grande manifestation de mon amour.

En communiant c'était le même rapprochement du Calvaire. La vue ou la pensée du Sacré-Cœur la portait au Calvaire et à l'autel.

Oraisons, offices devenaient un supplice, c'était une lutte terrible, car à aucun prix la petite n'aurait voulu désobéir volontairement ... avec quelles instances elle conjurait cet esprit qui le tenait au-dedans de ne pas la prendre ... Malgré ses attraits très forts qui étaient peut-être pour voir si elle obéirait jusqu'au bout, Lui semblait portant plus fort qu'elle, ne la fit jamais désobéir. La contention était extrême.

Ce qui rendait cette phase la plus douloureuse et difficile de sa vie, c'est qu'elle n'osait plus rien dire au Confesseur ... on

l'avait mise en garde contre la conduite de sa Mère, qui n'avait agi qu'avec conseil ... elle était seule dans sa lutte ne sachant absolument plus de quel côté se tourner ... Les recours qu Prêtre qui la soutenait aurait été suspect, et on l'avait aussi fait se défier.

Elle n'osait prier de cœur car elle entendait des paroles consolantes qui lui étaient encore plus n sujet de défiance de cet esprit car elle ne voulait pas une seule pensée désapprouvant ceux qui avaient agi comme représentants du Bon Dieu. Sa ressource, son seul appui était d'obéir, elle n'avait que cela en vue, lutter jusqu'à mourir, mais obéir.

Retour au Noviciat

Au bout de quatre mois, elle n'en pouvait plus ; ce qui lui manquait surtout c'était l'obéissance dans les circonstances particulières car il lui semblait ne plus savoir ce qui était mal ou bien ; ce qu'elle avait cru bien jusqu'ici lui semblait être du mal, d'après ce qu'on lui avait dit, et elle ne savait plus où était le bien qu'elle voulait plus que jamais ... Tout contribuait à ce moment à l'accroissement de ses ténèbres ... L'ennemi n'était pas revenu comme précédemment, il préparait une autre tactique. Elle demanda alors à rentrer au Noviciat comme Novice, pour avoir à obéir ... ce qui lui fut accordé. La Directrice était une personne extrêmement vertueuse, mais très opposée à tout ce qui était extraordinaire, qui conduisait par le positif, c'était bien ce qu'il fallait à la petite pour avoir l'assurance d'être dans les intentions de l'obéissance ... elle se laissa conduire, s'ouvrit comme elle avait toujours fait, mais au bout de quelques années elle était littéralement épuisée ; elle tomba malade, d'une maladie à laquelle les médecins ne

reconnaissaient rien, et ce que n'avaient pu tous leurs remèdes, le mot d'Amour doucement répété à son oreille le faisait.

On commença à reconnaître la présence de l'ennemi en certaines circonstances et quand il fut découvert il parut plus sensible ... je recommençai à me sentir sous son action surtout quand quelque chose de bon s'était fait pour la gloire du Bon Dieu ... et il fondait en moi, à la surface comme dans la partie sensible, de`s que j'avais commis quelque infidélité, dont je n'avais pas quelquefois la lumière actuellement mais que sa présence faisait découvrir.

Le Père de A. avait dit du reste ce qui s'est vérifié, que ce serait le Bien-Aimé du-dedans qui lui retirerait peu à peu toute prise, même sur la partie sensible, à mesure que son action serait plus forte et sa possession de tout l'être plus complète ... Les accidents de la première crise ne se renouvelèrent pas, mais il y eut encore des moments terribles.

A l'infirmierie

Notre Mère ayant terminé ses six ans, nous retrouvâmes comme Mère, celle qui m'avait reçue à mon entrée ; elle était âgée, aussi me fit elle sortir du Noviciat où je n'allais plus guère puisque j'avais été malade ... et elle me remit même pour l'obéissance intime au soin de l'infirmière.

J'étais dans un pitoyable état, je ne savais plus rien et ne comprenais plus rien du côté de l'obéissance ; je la voulais mais où était-elle ? D'un côté il fallait ne pas me laisser prendre, ni croire à ce que j'éprouvais ; de l'autre on me défendait la contention ; je ne pouvais pas aller à Celui qui était mon recours, puisqu'on me faisait douter que c'était le Bon Dieu ... mais le Bon Dieu qui était-il donc alors ? Où était-Il, qui pouvait vous faire sa volonté ? J'avais perdu ma simplicité, j'avais désappris à être fidèle à Dieu à force de lutter contre Lui dès que je sentais son moindre mouvement intime, je le fuyais dans la crainte qu'Il me prenne sans que je m'en aperçoive, aussi étais-je toujours au guet.

L'infirmière se rendit vite compte dès que je lui parlais un peu (car jusqu'alors elle n'avait rien su) que le remède à mon état n'était pas dans sa pharmacie, mais que mon âme avait besoin de retrouver le Bon Dieu.

Mon vœu du plus parfait seul me soutenait mais comment l'observerai-je maladroitement, selon ma raison naturelle qui seule était acceptée et suivie. Or, un jour il se passa quelque chose que je ne saurais dire ; je sentis dans un moment de violente souffrance quelque chose qui se décrochait dans mon esprit, c'était comme un esprit mauvais qui cherchait à m'entraîner dans l'erreur me faisant chercher la perfection de tout, plus pour Dieu que pour moi, en nourrissant grandement mon amour propre. En un moment, le Bien-Aimé me fit voir le péril que j'avais couru, et je me retrouvai dans une disposition d'enfant qui va s'accroissant de plus en plus. C'était le 3 mai 1909. (Que de lumières je reçus alors sur la discrétion qu'il faut avoir dans la direction des âmes et avec quel soin il faut les suivre pour que ce qui est un certain temps une aide ne dégénère pas en poison, par une mauvaise application). Vous voyez,

mon Père, comme j'ai mal marché dans ma vie, avec une si grande soif de vérité et d'obéissance qui ne m'a jamais quittée ... et comment ce qui habituellement soutient les autres a été la cause d'erreurs et de bien de souffrance.

Après avoir reçu la lumière dont je viens de parler et avoir vu combien il y avait d'erreur et d'amour propre que je ne soupçonnais même pas dans le bien des actes de ma vie, surtout les derniers temps, je résolus de m'en confesser et quoi qu'il m'en coûte de bien m'humilier devant le Confesseur à qui je ne disais plus rien ... C'était ce qui me coûtait davantage, mais je me résolus de le faire pour réparer toutes les occasions où j'aurais fait des actes par amour propre ou ma propre volonté, car il me semblait que celui-là c'était uniquement pour le Bon Dieu car j'entrevois bien les douloureuses circonstances pour la suite. Oh ! que le doigt du Bon Dieu fut encore visible ... Le Confesseur ne put venir ce jour-là. Notre Mère fit venir un autre Prêtre de la ville ... (elle me fit choisir entre celui qui m'avait fait du bien précédemment et un autre chanoine nouvellement arrivé, mais très recommandable) Le Bon Dieu fit

incliné vers ce dernier croyant plus dans les intentions de l'autorité que je n'aie pas au précédent ... la semaine suivante le Confesseur de la Communauté était chez le Bon Dieu, sans être revenu nous confesser, et en attendant la nomination de son successeur celui auquel je m'étais ouverte le remplaçait.

Dans les circonstances extrêmement délicates pour lui, il accepta la responsabilité de la petite qui pouvait rendre suspects ceux qui voudraient s'en occuper, mais à la condition que l'infirmière à qui la Supérieure l'avait confiée lui rendrait compte.

La petite disait donc tout par obéissance, à l'infirmière qui faisait ses rapports ... la petite venait ensuite, et en deux ou trois mots clairs, le Confesseur donnait à la petite sa marche à suivre jusqu'à la prochaine fois.

Il lui fit ensuite ce écrire ce qui se passait, la suivait de très près. Il déclara n'avoir jamais rien trouvé que de très clair dans la voie de la petite et dans les faits qui lui étaient communiqués. Pendant un certain temps c'était seulement des lumières sur la vertu et des enseignements du Bien-Aimé pour la correction des défauts. Il m'était

déjà très dur de me laisser rééquilibrer, mais je croyais que rien du passé ne me reviendrait plus jamais puisque je ne voulais plus y croire.

Un jour le Bien-Aimé se montra de nouveau sur la Croix ... quelle joie ensuite m'envahissait malgré moi ! ... puis quelle douleur en revenant à la réalité ... Je dis la chose en tremblant, car je ne voulais pas tromper en gardant quelque chose. On ne reparla plus de rien aux grandes autorités, car précédemment toutes les défenses absolues avaient été levées ; il avait seulement été recommandé une grande défiance et beaucoup de prudence à éviter toute illusion.

(L'examineur avoua à la petite qu'il ne connaissait nullement son caractère, sa voie quand il lui avait parlé la première fois. Il fit dans la suite tout ce qu'il put pour l'encourager, approuva à pleine soumission intime, etc., mais la petite resta à jamais brisée, craintive ... cette impression, c'est pourquoi j'ai tant de peur à me livrer au Bien-Aimé, pour écrire, peur de tromper et d'être trompée...

J'ai le grand défaut de croire trop ce qu'on me dit du côté de la défiance du Bien-

Aimé et par suite d'entrer de suite à plein dans le moindre doute qu'on m'oppose, et j'ai beaucoup plus de peine à croire ce qui est pour me rassurer sur ma voie ; je veux y mettre ma bonne volonté mais cela s'efface aussitôt, tandis que la défiance demeure plus aisément. Je ne veux pas pourtant puisque c'est l'obéissance. Ce qui me donne un peu de force, c'est de me dire ... supposons que je me trompe, j'aime mieux me tromper par obéissance que de faire un bien meilleur, ou d'être dans une voie plus sûre avec tant soit peu de ma volonté propre ... Mais le fond, à moins que l'action du Bon Dieu soit très forte est toujours une secrète crainte et angoisse.

Au moment de l'action plus forte, ou quand je sens le mouvement, que je l'affirmerais à l'univers entier. Tant que je suis sous cette influence cela demeure, puis le méchant jette son venin, on dirait qu'il souffle sur moi des gaz asphyxiantes ... alors c'est un malaise, une angoisse, pour me paralyser et me faire perdre le temps ... Il faudrait que je n'aie pas peur et que non seulement par le fond mais de toutes mes forces, je me tienne unie au Bien-Aimé.

Je me suis éloignée de l'époque où j'en étais restée. Le Bien-Aimé me reprenait de temps en temps, j'avais l'obéissance de me laisser prendre, cela me remettait même physiquement. Plusieurs fois il me montra encore « Amour Miséricordieux » ... Une de ces fois il se passa quelque chose que je ne puis rendre. Le Bien-Aimé qui se montrait là devant, je le vis au-dedans, d'une manière intellectuelle ; et depuis ce temps, la petite jouit de Lui au-dedans d'une manière particulière.

C'était du reste son attrait d'autrefois ... avant de venir en religion, puis la veille de la fête de l'Annonciation 1898, peu avant sa profession elle avait reçu une lumière très forte sur la ressemblance de la grâce de la Sainte Vierge et celle que nous recevons à la Sainte Communion... sur la présence du Saint Esprit qui demeure en nous, inséparable du Père et du Fils ... et sur notre devoir de nous tenir en adoration intérieure devant Lui, le laissant Maître souverain de notre intérieur ne faisant rien sans le consulter ... Cette grâce a laissé une profonde empreinte ... Mais je suis loin d'avoir profité comme j'aurais dû.

Peinture des images

La petite reçut alors de son Confesseur (de celui qui avait repris sa direction et qui continuait à s'en occuper, notre Mère, n'ayant pas voulu qu'on recommençât toutes les expériences jusqu'à ce que le Bon Dieu manifestât sa volonté autrement). Elle reçut l'obéissance de peindre quelques images selon le désir du Bien-Aimé. Ce qui suscitait chaque fois des rages de l'ennemi ... nous avons une extrême facilité pour la vitesse et pour pousser les coups de pinceau à propos, mais cela se faisait dans de grandes souffrances et angoisses.

Le Bien-Aimé continuait son travail, au milieu d'alternatives de grandes grâces et de mauvais. Dès que j'avais fait quelque chose de mal ou regardé la tentation, elle fondait sur moi jusqu'à ce qu'ayant la lumière je reconnaisse que c'était de ma faute et que j'avais mal fait, immédiatement l'ennemi s'enfuyait.

La guérison

Dans l'année 1912, étant un peu fatiguée, je me trouvai prise par le Bien-Aimé au Confessionnal ... C'était le Confesseur ordinaire de la Communauté à qui je m'étais sentie pressée de dire quelques mots de mon âme depuis quelques temps, heureusement. Je dus parler pendant ce temps (d'après ce qu'il m'a dit dans la suite) et quand je revins à moi, j'étais complètement guérie.

Le Confesseur précédent ayant quelques difficultés à venir (pour des raisons extérieures, il devint dans la suite Confesseur extraordinaire de la Communauté), je continuais d'après son avis à m'ouvrir à l'ordinaire qui me poussa beaucoup dans l'Amour du Bon Dieu ... Ce qui est touchant c'est qu'ayant rencontré un jour l'examineur qui avait été choisi du Bon Dieu pour nous dévoyer, celui-ci lui indiqua de lui-même tout ce qui était convenable dans notre voie qu'il reconnaissait bien être du Bon Dieu, afin que nous y marchions à l'aise et ne mettions pas obstacle à la grâce.

Pendant plusieurs années la petite était souvent prise par le Bon Dieu plusieurs heures par jour et il sortait quelque chose que le Confesseur écrivait ou la sœur infirmière.

L'Amour Miséricordieux

En revenant, il lui semblait revenir du pays de Jésus, où elle était toute fraîche ; c'était comme un printemps dans son âme, mais la terre lui semblait terne ... l'union avec le Bien-Aimé se trouvait resserrée et il en sortait toujours une lumière pratique pour sa réforme. C'est cette époque que le Bien-Aimé découvrit ses desseins d'amour, fit connaître son Amour Miséricordieux, indiqua ce que nous voyons se réaliser aujourd'hui, et à quoi on n'attachait pas beaucoup d'importance ne sachant pas comment cela pourrait arriver.

Il en coûtait beaucoup à ma nature de servir ainsi de passage, et de me laisser prendre, car quand j'étais prise je n'étais plus maîtresse de ce qui se passait, je n'avais pas conscience de la terre, les heureuse entières me semblaient avoir été un moment, j'étais déchargée.

Pendant ce temps, le Confesseur fut changé, le Bien-Aimé avait ses desseins, nous avons besoin d'en avoir un qui eut la confiance de l'autorité pour qu'on put se reposer en lui. Dès son arrivée, j'eus le

moment de lui parler. Il eut une grâce très particulière pour nous comme alors il n'était pas très occupé, nous étions prise par le Bien-Aimé avec lui, il pouvait écrire, et par là suivre tout ce que me disait et faisait le Bon Dieu. Il ne vit jamais rien qui fut contraire à la théologie, bien que le Bien-Aimé dit quelquefois des choses profondes sur les mystères, que je n'avais jamais lues, car je n'ai presque pas lu, encore moins étudié ces matières ... Pour moi, lui ou le Bien-Aimé c'était tout comme direction ... il visait surtout à me faire accomplir ce que le Bien-Aimé avait dit et comme j'avais toujours peur d'être trompée me le commandait par obéissance, ainsi j'allais sûrement, et je ne pouvais pas tromper sur l'esprit qui me conduisait puisqu'on savait tout.

Le 2 juillet 1914, ce fut fini de cette façon ... le Bien-Aimé avait exaucé mon instante prière de toute faire disparaître dans le commun. Chose admirable et surprenante pendant tout ce temps, sauf notre Mère et l'infirmière, personne ne se douta de rien dans la Communauté.

Dès lors je n'étais point moins unie que Bon Dieu, mais cela ne me rendit pas

étrangère à la terre, et les occupations extérieures ne me gênaient pas ; il n'était pas nécessaire que tout soit suspendu, c'était comme si à certains moments cela se décrochait ; les parties étaient indépendantes l'une de l'autre, et ne se gênaient pas l'une l'autre ... pendant qu'une était occupée en Lui, l'autre faisait son devoir avec paix sans contention ni difficulté.

Au commencement de 1915, le Bien-Aimé me fit malade, parce qu'il avait encore beaucoup à dire ; mais cette fois j'écrivais toute seule, à journées entières sans ratures, pour moi et la communauté surtout, bien qu'il y ait aussi pour le général. C'était un temps de grâces qu'il serait trop long de dire. Il a toujours été remarquable comment le Bien-Aimé s'ajusta constamment avec le devoir et l'obéissance, même pour la maladie quand arrivait l'heure du devoir quelque malade que j'aie été auparavant, nous avions ce qui suffisait pour le temps dont nous avons besoin. Mais, Il ne voulait pas que j'hésite à faire ce que l'obéissance demandait ou il me punissait aussitôt ... Car l'ennemi était toujours là comme nous avons dit, pour suppléer à ce que l'amour n'avait pas fait.

Au mois d'août les médecins disaient qu'il n'y avait plus que quelques semaines à vivre, j'étais d'une faiblesse extrême, ne pouvant plus m'alimenter. Tous les remèdes employés avaient été inutiles. Ce fut alors que le Bien-Aimé me ménagea la grande grâce d'une opération. Comme les appréciations sont différentes, beaucoup de saintes par vertu ne veulent pas qu'on leur fasse d'opération, sans doute parce que je ne comprends pas bien des choses, mais je croyais que j'aurais mal fait de ne pas laisser notre Mère faire de son enfant tout ce qu'elle voulait, puisque je ne suis plus à moi, mais à la Communauté, je n'ai pas le droit d'en disposer ? Il est vrai que l'acceptation n'était pas difficile ; c'était une faveur que je n'aurais pas osée espérer ... il m'avait tant fallu lutter pour faire le sacrifice de la souffrance, c'est-à-dire de ne pas souffrir ... pour me tenir en indifférence cette grâce me venait sans que j'aie rien fait pour cela et par la volonté de l'obéissance ? Ce n'était donc pas pour guérir que j'étais si heureuse, c'était pour souffrir davantage ou pour mourir ... Ce fut un jour de fête : le matin Jésus était venu le dernier et elle e

devait rien prendre jusqu'au lendemain à la nouvelle visite de Jésus.

Être mise sur la table d'opération comme Jésus sur la Croix ! se laisser faire comme Jésus tout ce qu'on voudrait, avoir la poitrine ouverte comme Jésus, à l'endroit où il avait montré son Cœur pour en faire sortir le ciboire vivant qui avait contenu Jésus le matin même n'était ce pas une délicatesse d'amour que Lui seul pouvait inventer.

Mais Jésus qui connaissait le désir de la petite mais aussi sa faiblesse voulut qu'on l'endormît pendant l'opération, sinon il aurait été possible qu'elle se serait plus occupée d'elle que de Lui ... mais Lui nonobstant garda en réserve la souffrance qu'elle sentit quand sa conscience lui fut remise ; c'est ainsi qu'elle l'espérait.

Elle resta plusieurs jours dans retrouver sa lucidité complètement, elle ne se trouvait ni tout à fait dans la terre ni tout à fait dans le Ciel, elle comprenait que le Bien-Aimé ne la retournerait sur la terre que pour Lui ... Qu'il fallait le faire connaître et aimer, régner dans les âmes de la Communauté ... puis dans le monde entier. Depuis longtemps je suppliais Jésus de faire dire par d'autres qu'on croirait ce qu'Il voulait faire

connaître, puisqu'on ne me croirait pas ... de e choisir un Prêtre qui voudrait se charger de Lui, qui ferait le travail de réaliser ses désirs et à faire exploiter le Trésor divin ... Jésus ... son Amour Miséricordieux ! Tous les Prêtres à qui nous avons dû en parler ont tous trouvé la chose bonne mais cela est toujours resté là, on s'en est occupé un peu, mais jusqu'à ce temps-ci aucun Prêtre ne s'en était véritablement chargé.

Quand parut la vie de Sœur Bénigne²⁰ ce fut une grande joie car j'y ai vu la réponse du Bien-Aimé ... Là il me fit comprendre qu'il l'avait prise pour ouvrir la voie après la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus.

La petite restait faible et infirme. Elle ne pouvait marcher qu'avec des béquilles ... Le 1er Février en passant devant la statue de St. François de Sales, elle entend : marche ... elle sentit qu'elle était guérie, mais elle

²⁰ La première *vie* de Sœur Bénigne-Consolata Ferrera, du Monastère de la Visitation de Côme (Italie), parut en 1918 ; c'est probablement à ce moment-là que Marie-Thérèse Desandais en eut connaissance. La cause de béatification de la Visitandine italienne fut introduite en 1923, et ses écrits circulaient

garda le secret jusqu'à ce qu'elle se retrouva avec sa Supérieure.

U mois de mai suivant, il lui confiait la Communauté. Il voulait être Supérieur c'est pourquoi Il avait prise celle qui n'était rien ... Elle se sentait comme un tout petit enfant placé au milieu des Épouses de Jésus pour mieux faire ressortir son action car elle sentait bien que c'était Lui qui parlait et organisait.

La Communauté fut admirable d'esprit de foi ... sa chère Déposée avec adhésion et abnégation ... chacune se laissa abattre son moi pour le Bien-Aimé ... s'enfonçant dans l'humilité pour faire place à la charité ... la paix, l'union se développèrent de plus en plus, et s'accroissant de plus en plus avec notre ancienne Mère qui nous a été rendue.

Chose touchante, quand le Noviciat nous fut rendu en 1914, Jésus voulut les prémices, par deux novices qui ne restèrent pas et tentèrent de soulever l'orage ... C'était une grâce d'amour ! A leur départ tout reprit peu à peu son calme. Le Bon Dieu s'en servit pour unir les âmes davantage.

Quand Jésus nous confia la Communauté, par la même source et s'appuyant sur

certaines apparences, des côtés plus sensibles un orage s'éleva ... avec enquête. La petite était aussi disposée à être retirée de sa charge qu'à y rester ... On la laissa.

Jésus avait voulu une fois de plus les prémices ... mais comme on ne la connaissait pas, on l'effraya encore et elle si craintive qui commençait à prendre un peu son essor et à suivre simplement le mouvement du Bon Dieu, redevint plus craintive encore à cause de sa responsabilité. Jésus le faisait ainsi afin qu'il n'y ait rien de naturel, mais que tout se fasse uniquement pour faire sa volonté car elle aurait peut-être éprouvé un soulagement réel à laisser sortir le Bon Dieu, par une voie ordinaire et le devoir de sa charge.

Mais sa peine et son angoisse lui furent cause d'une grande sécurité n'ayant plus de Mère à obéir ... oyant les défiances qu'on avait à son sujet, et se défiant elle-même ; la petite demanda à qui elle pourrait obéir pour qu'on soit et elle aussi en sécurité pour la Communauté à qui elle ne voulait pas faire de mal surtout. Or, ce Prêtre était celui qui la connaît si bien et qui lui donnait depuis longtemps l'obéissance de suivre le mouvement du Bon Dieu et d'y croire. Plein

de sagesse il la conduit avec force et fermeté suppléant à sa timidité. La seule souffrance de la petite est que de plus en plus Il la livre et la lance. Il a reconnu l'action du Bien-Aimé et il veut qu'elle y corresponde et comme il sent que la petite a besoin d'un appui, il lui commande de faire ce que Jésus lui dit dans réticences. Il ne veut pas non plus qu'elle ait un regard sur son ennemi, mais se tienne à pleine sous l'action de Jésus ... D'autant que sous sa lumière le Bien-Aimé donne en un moment l'éclaircissement aux difficultés d'une manière qui satisfait pleinement, tandis que par les lumières humaines il reste souvent quelque chose d'embrouillé au moins d'un côté et il y a toujours quelqu'un qui n'a pas l'esprit satisfait.

Ce temps s'est donc écoulé dans la paix et la charité, dans l'accomplissement sans qu'on doute de ce que le Bien-Aimé a demandé car tout arrive et se dispose sous des apparences les plus naturelles. On ne suppose rien d'extraordinaire pour l'Amour Miséricordieux, on y voit l'application de l'esprit du Fondateur, la voie de Sr. La B. T. de l'Enfant-Jésus, et de Sr Bénigne ... la

doctrine : ce que notre Mère²¹ avait jadis inculqué, l'union et la conformité à Jésus. **Le tableau**, quelque chose de très simple ... elles y remarquent seulement un trait particulier qui les y attache, un moyen par lequel leurs âmes ressentent du bien. Elles voient que ce n'est pas une dévotion de chez nous, puisque des personnes étrangères y ont aussi dévotion et ont demandé si on ne pourrait pas faire brûler des lampes, du parfum devant un crucifix au nom du monde entier ... tout se fait ainsi simplement d'une manière admirable. Il y a un grand courant de ferveur, que l'on rapporte toujours à l'esprit de la vocation, ce qui est bien facile.

Dans sa délicatesse d'amour, depuis un an, Jésus a redonné une mère à son enfant, sa joie est facile à comprendre ... mais Il a éloigné son Prêtre qui est actuellement Directeur au grand Séminaire. Il continue à réviser quand il en est besoin, et lui renouvelle la volonté du Maître. Elle a ce qui suffit ... et puis c'est ce qui plaît à Jésus.

²¹ Sainte Jeanne de Chantal.

Elle ne dit absolument rien au Confesseur actuel. Ce n'est pas la volonté du Bien-Aimé pour le moment.

Au sujet des grâces de l'Amour Miséricordieux, il a fait ici des merveilles de transformation, des Âmes absolument retournées, caractères difficiles assouplis, scrupules au dernier degré demeurant au milieu d'une paix parfaite, âmes découragées relevées, mots les plus consolants en rendent témoignage que c'était l'Amour Miséricordieux qui leur donnait la paix dont elles jouissaient (paix profonde dans une contrition d'amour). Plusieurs nous suppliant avant de mourir de faire connaître au monde entier l'Amour Miséricordieux, et promettant de s'y employer de tout leur pouvoir à sa diffusion tant elles y avaient trouvé de profit pour les âmes.

Description du tableau

Quant à la reproduction de l'Amour Miséricordieux, voici la suite de l'histoire : ayant reçu l'obéissance d'en peindre des images, par mon Confesseur, j'en fis une pour les étrennes de notre Vénérée ancienne Mère. Elle lui parla si bien au cœur que le 6 Janvier elle lui fit faire un petit trône pour que la Communauté lui rendit ses hommages.

Ses noces d'or arrivèrent, au bout u cloître, il y avait un panneau vide destiné à avoir dans la suite une image dévote. On nous demanda d'y reproduire l'image que notre Mère aimait tant... J'avais appris pendant six mois seulement la peinture à l'huile, je croyais la chose impossible, mais comme on le désirait beaucoup et que le Bien-Aimé me fit voir là un des desseins d'Amour vraiment providentiels, puisque je n'y avais pas même pensé. Je me mis à l'œuvre, commençant d'abord un croquis au dessin ... il fut fait en quelques heures, très mal comme dessin, mais avec une expression qui attirait et qu'on n'a jamais pu reproduire ... Puis, comme à cause de la

lumière, les ombres se trouvaient du côté où il les fallait pour le cloître éclairé à droite, je retournai le dessin, ce qui fait deux poses différentes, selon qu'on a photographié le dessin, ou le tableau du cloître ... mais c'est ce qui sert à dépister, car le dessin qu'a fait reproduire notre aime est comme le dessin et non comme le tableau, détail insignifiant pour le Bien-Aimé.

Pour commencer, à la place du Cœur, j'avais mi un foyer de flammes car c'est comme cela que je l'ai vu, ce n'est pas un Cœur plaqué sur la poitrine ... dans la poitrine il y avait un foyer et le Cœur était étincelant dans ce foyer ... tout le reste, le détail des traits du visage ne m'a pas frappée, c'était l'impression surtout, la pensée divine qui m'était communiquée ...c'était la manifestation de la disposition de l'Âme de Jésus sur la Croix, de son Amour Miséricordieux ... nous étant à nous-même modèle dans les souffrances ... Oubli de nous pour ne penser qu'à la gloire du Père et au salut des âmes ...oblation de tout notre être avec et comme Jésus au nom de toutes les créatures.

Ce tableau commencé en Janvier fut terminé pour la fête de saint Joseph (1913)

— Pour faire plaisir à notre jubilaire, Mgr²² le bénit à sa première visite et loua l'idée d'un Christ Sacré-Cœur.

Il donna des indulgences pour tous ceux qui regarderaient ce tableau ou sa reproduction avec [dévotion]. On fit les premières images comme souvenir des noces d'or.

J'avais peur de tout gâter en mettant un Cœur au milieu des flammes, quand pendant la guerre, un jour de la fête de saint François de Sales (1916) un soldat qui s'y connaissait et qui était à l'ambulance fut prié par notre Mère d'y peindre un Cœur ... il y mit les premières ombres qui devaient faire la profondeur, mais pendant qu'il travaillait, il reçut l'annonce de son départ pour le jour même : il ne put poursuivre son travail ... il fallait bien l'achever, ce que j'ai dû faire dans la journée. N'était-ce pas

²² Les *Annales* du Monastère de Dreux à de la Roche-sur-Yon, parle d'un « Monseigneur », sans préciser son nom; mais on dit qu'il vient de Chartres en voiture, ou bien qu'il s'en va donner la confirmation. Il s'agit donc très vraisemblablement de l'évêque de Chartres, qui faisait des visites annuelles faites au monastère de Dreux: il s'appelait Henri Bouquet.

touchant qu'il ait voulu qu'un soldat Lui ouvrit ainsi la poitrine et que la petite fut obligée de faire sortir et découvrir son Cœur ?

Il y eut aussi une chose très touchante : à cette époque on avait fait des boucliers en étoffe pour les soldats, celui qui fit le dessin n'avait pas pu réussir la tête, et le Bien-Aimé dit à la petite qu'Il voulait que ce soit elle qui retouche le visage ... depuis, sans que ce soit fait avec préméditation, il y a toujours quelque chose à retoucher par la petite dans tous les modèles qui ont servi. Ce n'était pas elle qui demandait, on les lui apportait et alors que le reste était fait avec talent qu'elle n'a pas. Il lui réservait sa petite part d'amour pour la faire prier d'avantage en la faisant, pour tous ceux qui regarderaient son image.

Pendant la guerre on confia la garde du monastère à l'Amour Miséricordieux, lui promettant si nous étions préservées de disposer un oratoire au fond de ce cloître par lequel nous passons continuellement, et d'y avoir toujours des fleurs pour fleurir le Calvaire.

On commença par lui faire brûler une lampe le jour.

On le consacra le Vendredi.

On commença à lui faire dire des Messes en son honneur.

En son honneur, M. notre Confesseur voulut bien dire toutes les fois qu'il était possible la Messe votive du Sacré Cœur Egredimini.

Le Vendredi Saint ne pouvant lui rendre autant d'hommages que nous voudrions, nous lui faisons une fête solennelle (à l'intérieur), le jour de l'Octave de son Vendredi Saint.

Tout se fit d'une manière très simple et providentielle, il y avait à la chapelle une couronne au pied d'une Statue du Sacré Cœur qui ne faisait pas bon effet ... On jugea à propos de l'enlever ... Et puisqu'Il voulait qu'on le fit *Roi de gloire*, là où il a été traité en Roi d'ignominie, on mit la couronne à ses pieds, après avoir fait son Élection par scrutin secret, comme notre Roi.

Un jour le Bien-Aimé nous envoie Mlle x ... qui nous expose ses désirs, ses attraits, ce à quoi elle était poussée pour la gloire du Sacré Cœur ... tout ce que le Bien-Aimé

avait découvert et que nous ne comprenions pas ... La volonté du Bon Dieu était évidente ... Je reçus l'obéissance de faire ce qu'Il voulait et de ne pas faire de réticence de nature ... Depuis c'est un enchaînement merveilleux de circonstances qui fait voir l'action du Bon Dieu. Mais il recommande beaucoup de discrétion. Il veut que sa petite soit cachée, c'est la condition, sinon Il ne serait pas content ... ce ne serait pas entrer dans ses desseins et une indiscretion mettrait des obstacles.

Je suis bienheureuse que ce soit Lui qui veuille ainsi.

Depuis cette rencontre providentielle il eut d'abord 5 lampes de temps en temps, puis nuit et jour, pour être devant Lui le merci de l'humanité ... puis 6, cela fait 7 avec la première.

On lui donna ses fleurs.

Il eut ses ex-voto, pour des grâces obtenues.

On lui mit un petit autel.

Tous les Vendredis, de midi à trois heures, on Lui fit brûler du parfum, puis

maintenant, tous les jours, pendant ces trois heures.

Extrait de ce qui a été recueilli :

Le 29 janvier 1919, à la Sainte Messe, Il me dit : « Je veux une association de l'Amour Miséricordieux pour répandre mon plan divin, et satisfaire les désirs de mon Cœur.

Il me fut montré que toute la doctrine de l'Évangile est Amour Miséricordieux et le Commandement de Notre Seigneur à la Cène, le Commandement de l'Amour Miséricordieux.

Il me fut montré aussi comme cela est peu pratiqué ... quoique essentiel et fondamental dans notre Sainte Religion.

Il me fit voir qu'Il avait besoin d'âmes consacrées, pour satisfaire à ce devoir non seulement pour elle mais pour celles qui ne le font pas.

Le 28 février, Il donna l'abrégé de ce qu'Il veut pour faire partie de l'association :

Engagement :

1° - de ne s'arrêter jamais volontairement à une pensée contraire à la confiance ...
(modèle Jésus en Croix abandonné du Père :

Mon Père, Je remets mon esprit entre vos mains).

2° - de ne s'arrêter jamais volontairement à une pensée de jugement défavorable au cher prochain.

3° - de ne pas dire des paroles contraires à la charité, c'est-à-dire préjudiciables au prochain.

4° - de ne jamais refuser un service qu'il serait possible de rendre sans préjudice du devoir.

(Il fait écrire le petit article, le dernier du Don de Dieu dans les *Petites étincelles* ... Il donne comme titre : *Légion* ... Il veut qu'on soit légion, une armée.)

Le 14 mai 1920, à l'oraison du soir, Il nous fit voir que si le monde court à l'abîme et se perd, c'est à cause de la ruine de la charité et que le grand remède serait le rétablissement de la charité.

Il nous montre qu'il y a des œuvres extérieures matérielles de charité pour les corps ... il y a aussi des œuvres de réparation ... ce qu'Il voudrait c'est une œuvre de préservation ... d'édification, de sanctification ... Il nous dit plusieurs fois :

Œuvre d'édification, et nous illumine ce mot en nous en découvrant la profondeur.

Il nous fait voir que dans sa vie mortelle, Jésus notre Divin Modèle n'a pas seulement soulagé et guéri les corps, souffert les tourments de sa Passion ... Sa vie publique a duré 3 ans, sa Passion pas même un jour. Quand Il a dit : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés - Il ne se proposait pas seulement dans ces deux états, mais dans sa Vie toute entière.

Il nous découvre l'âme de Jésus : Charité Amour Miséricordieux et produisant la charité dans ses pensées, paroles, actions qui n'étaient autres que l'expression, la manifestation de la charité de son Cœur doux et humble.

Il voudrait qu'on étudie dans l'Évangile. Il est venu sur terre pour nous sauver, mais aussi pour être notre modèle.

Il a fait écrire son Évangile pour qu'on conserve et transmette dans leur intégrité ses paroles et ses exemples.

« Croire à mon Amour et y répondre ... C'est, nous dit-Il, toute la doctrine de mon Sacré Cœur ... Croire à mon Amour

Miséricordieux c'est ce que j'exprimerais à Marguerite-Marie en lui disant : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes » ... Croyez à cet Amour de mon Cœur ... et qui en est si peu aimé ...

y répondre comment :

Si vous m'aimez, gardez mes Commandements ... Mon commandement c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. Il montre encore : y répondre par la confiance ... par une confiance humble et amoureuse, y répondre en faisant ce qu'Il demande ... ce qui peut Lui plaire ... en pratiquant la charité.

Il voudrait des petits groupements qui s'étendent peu à peu, ce sera l'œuvre de l'Amour Miséricordieux. Il veut que cela se fassent sérieusement ... Il veut le Règne de la Charité.

Il montre que beaucoup d'œuvres sont trop superficielles et manquent de base ... Celles qui sont solides, fécondes et durables sont celles qui ont un fondement solide ... Les chrétiens ne sont pas assez vivifiés par la charité ... ce n'est pas que la charité ne soit pas en eux, mais elle ne peut opérer ... la charité est en eux comme une semence

qui ne peut porter du fruit ou qui en porte trop peu ... il y en a bien peu en qui la charité porte cent pour un ... cette charité est étouffée par les épines ... par les passions immortifiées ... la terre est desséchée par l'égoïsme ... beaucoup laissent sortir tout ce que la nature produit dans penser à le déraciner ...

« Vous du moins, dit-Il, soyez tout charité ; charité dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos actions ... c'est à cela que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples, pour mes amis ... c'est la mesure de votre charité qui sera celle de l'amour que je vous porte et que vous me porterez toute l'éternité ».

*Annexe I : Annonce de son élection
comme Prieure du Monastère de Dreux*

VIVE  JESUS !

De notre Monastère de Dreux, le 13 Mai 1937

NOS TRES HONOREES ET BIEN-AIMEES
SŒURS,

Tandis que la paroisse de Dreux est était en pèlerinage à Notre-Dame de Chartres – la Madone Vénérées de notre diocèse – Maire présidait notre humble Cénacle, où l'Esprit d'Amour nous visita en nous choisissant pour son organe béni, Notre Très Honorée et bien Aimée Mère,

Marie-Thérèse DESANDAIS

C'est avec tout l'élan de notre reconnaissance que nous nous livrons à celle qui nous fut pensant douze ans, déjà, Mère si surnaturellement bonne et dévouée. Son profond attachement à notre Sainte Source et son amour pour nos lois bénies

sont trop connus de notre cher Institut pour que nous ayons à en parler longuement.

Notre Très Honorée Sœur Déposée est la première à bénir le Seigneur du Don de son Cœur à notre petite famille : elle est toute à la joie de pouvoir redonner le doux nom de Mère à celle qui, après l'avoir formée à la vie religieuse n'a cessé de lui prodiguer pendant ces trois ans le maternel secours de sa religieuse sollicitude et de nous entraîner à sa suite dans la voie d'une filiale et confiante obéissance.

Nous ne pouvons, non plus, passer sous silence la consolation de notre Vénérée Sœur Anne-Marie, maintenant notre montagne d'or, dont la vie fut pendant de longues années, si intimement liée à celle de notre Jésus visible.

L'union est si parfaite et si forte qui règne entre les trois cœurs qui enveloppent notre humble Communauté de leur affection et de leur dévouement nous rend, en notre nid silencieux, les plus heureuses des filles. Aussi nous osons demander à Vos Charités, nos biens chères Sœurs, de nous aider à dire notre chant d'action de grâces et à répondre toujours plus fidèlement aux dons du Seigneur si libéral à notre endroit. De notre

côté nous faisons nôtres toutes vos intentions et nos âmes voudraient plus que jamais, » aider par prières et bons exemples la Sainte Église et le Salut du prochain » pour obtenir au monde bouleversé et tout particulièrement à votre catholique Patrie chères et si généreuses Sœurs d'Espagne : « La Paix du Christ dans le Règne du Christ ».

Notre Très Honorée et bien aimée Mère ne fait qu'un avec ses chères Cœurs les Déposées pour offrir par notre humble entremise à la vôtre Vénérée et à sa méritante Devancière, l'expression de son religieux respect nous y joignons nos filials hommages et nous redisons, avec les sentiments de fraternelle et intime dilection,

De Vos Charités,

Nos très Honorées et bien aimées Sœurs,
Les très humbles et indignes Sœurs et
servantes en Notre Seigneur

LES SŒURS DE LA VISITATION SAINTE-
MARIE.

Dieu soit béni !

Annexe II : Annonce de son décès
Récit nécrologique

VIVE † JESUS !

De notre Monastère de Dreux-Vouvant,
le 2 Janvier 1943.

NOS TRES HONOREES ET BIEN AIMEES
SŒURS,

Jésus, notre divin Rédempteur, vient de nous unir bien intimement à son mystère de la Circoncision en ce 1er Janvier 1943, également 1er Vendredi du mois, en rappelant À Lui celle qui fut pendant de si longues années - et dans tout le sens du mot -, « l'âme et la vie » de notre humble Communauté : notre Très Honorée et Bien-Aimée Mère

MARIE-THÉRÈSE DESANDAIS

Dés sa plus tendre enfance, cette âme de choix comblée par la nature et la grâce aspira au don plénier d'elle-même à l'amour

divin ; et au cours de la dernière maladie de notre bien-aimée Mère, nous avons pu assister, émues et recueillies, à la consommation dans « l'Un » de tout son être avec Dieu ... Aussi, malgré le brisement de nos cœurs, nous nous sentons dans une atmosphère de paix intime si profonde, et de calme si surnaturel que, tout en restant dans la souffrance, nous cherchons ..., nous retrouvons notre Vénérée Mère en Celui qu'elle a tant aimé et voulu tant faire aimer parmi nous.

Depuis- plusieurs mois, nous sentions avec peine que les précieuses forces maternelles diminuaient, mais sa rare énergie, qu'elle puisait incessamment en Dieu, la tenait debout au milieu de ses filles qu'elle aimait tant, et, toujours elle apparaissait à nos exercices de Communauté, le regard brillant, le sourire sur les lèvres faisant à chaque récréation, par sa parole communicative, monter nos âmes dans le surnaturel ... dans l'amour de nos bénies observances et dans la reconnaissance pour tout ce que « notre Bon Dieu » avait fait pour nous au cours de ces dernières années. En effet, cet humble coin du Bocage vendéen, devenu un vrai

modeste Monastère de guerre, est bien un gage d'Amour Miséricordieux á notre petite famille qui se trouverait encore actuellement dans l'impossibilité de reprendre sa vie religieuse au cher nid ... et, en plus, il est pour nous le témoignage de l'union de cœur, de pensée et d'effet qui ont toujours fondu l'une dans l'autre notre tant aimée Méré et notre chère Sœur Déposée, pour nous aider à pratiquer notre bénie vie visitandine ...

Veillez nous pardonner, nos bien chères Sœurs, cette digression qui fera mieux comprendre encore á Vos Charités combien nous étions d'heureuses filles, même en notre Monastère d'exil.

Mais l'exil existe toujours tandis que nous sommes sur la terre, puisque notre vraie demeure est dans la maison du Père ...et c'est là qu'Il voulait bientôt appeler notre tant aimée Mère. Au début de décembre, en effet, les nuits devinrent pénibles ; des crises de suffocation de plus en plus rapprochées confirmaient les inquiétudes de notre bon Docteur et, dès lors, nos dévouées et si chères Sœurs Assistante et Déposée, qui avaient déjà douloureusement pressenti le grand

sacrifice, se remplacèrent jour et nuit auprès de notre vénérée Mère.

Chaque jour, les deux récréations nous réunissaient près de notre Jésus visible et il nous est bien impossible de traduire ici tout ce qui fut versé dans nos âmes par le canal maternel ... Nous étions tout enveloppées de surnaturel et notre bien-aimée Mère, détournant toujours notre attention d'elle, nous lançait continuellement en haut ... dans la paix, la joie, nous invitant presque à chaque fois à traduire par un pieux cantique les dispositions de reconnaissance et d'amour de son âme.

Notre vénérée Mère sollicita elle-même la grâce du Sacrement des malades et, peu après, le Saint-Viatique. Nous n'avons pas à dépeindre à Vos Charités les sentiments de nos pauvres cœurs brisés à la pensée que Jésus allait peut-être nous ravir notre « trésor maternel » pour le prendre tout entier pour Lui !

Les neuvaines succédaient aux neuvaines ... et nous voulions encore espérer ! Mais la douce fête de Noël nous montra avec évidence que le Ciel s'entr'ouvrait sur nous ...

Notre tant aimée Mère éprouva une grande joie à la pensée qu'elle allait partir autour de la fête de la Nativité, nous disant que tous mystères de la vie de « notre Jésus » étaient la manifestation de l'Amour Miséricordieux de son Cœur toujours en action pour se pencher vers la misère afin de la revêtir de Lui... de la transformer en Lui ...

A ses visites presque journalières, notre bon Docteur, qui se montra si délicatement dévoué pour notre bien-aimée Mère, se demandait comment elle pouvait tenir avec un pauvre cœur si usé. Mais l'Artiste divin voulait parfaire son œuvre et nous combler encore de grâces par son organe béni ... « Plus le corps s'affaiblit plus l'âme semble prendre de la vigueur », nous disait Monsieur notre Confesseur qui entourait aussi notre vénérée Malade de tout son dévouement de Père.

Le 28 Décembre, notre très honorée Mère, prévoyant que le Chapitre annuel ne pourrait avoir -lieu le 31, nous réunit toutes autour d'elle et, après nous avoir montré le néant de tout ce qui passe ..., le sérieux de la vie et de la mort, dont elle expérimentait elle-même le travail en son propre corps,

demanda et reçut les pardons, nous fit tirer nos protecteurs d'année et nous donna des aides. Chapitre combien mémorable pour chacune de nous qui se demandait à chaque fois qu'elle quittait notre bien-aimée Mère si elle entendrait de nouveau sa voix qui aimait à nous redire : « Il vous est 'bon que je m'en aille ... Si le bon Dieu me prend, vous ne m'entendrez plus, mais le Saint-Esprit vous rappellera toutes choses ... C'est Lui qui fera votre sainteté. Puis, vous aurez toujours une Mère qui sera son organe pour vous transmettre l'expression de la divine Volonté ... »

« Oh ! mes chers petits enfants, mes chères filles, je vous emporte toutes, toutes dans mon cœur ... Je me ferai toujours, si Jésus le veut – et Il le voudrait bien je crois – la petite aide de notre Mère. »

Pressentant notre douleur, elle aimait aussi à nous redire : « Oh !, ne donnons que des joies au bon Dieu ! Soyons contentes de tout ce qu'Il fait. »

Toujours contente de Lui ! oh ! comme elle l'était bien notre tant aimée Mère ! ... Aussi au cours de ses plus grandes crises, notre chère Sœur la Déposée, qui connaissait tous ses attraits d'âme, lui

disait-elle doucement pour se rendre compte si notre vénérée Malade entendait : « N'est-ce pas, ma bien-aimée Mère, Votre Charité est contente de tout ce que fait et veut Jésus ? Aussitôt un sourire céleste illuminait son visage et elle murmurait : « Oh ! oui, les heureux c'est nous deux ! ... Comme tu voudras, mon Jésus, je serai toujours de ton avis. » Combien de fois renouvela-t-elle le sacrifice de sa vie, s'offrant en union avec Jésus comme une petite hostie d'holocauste en louange de gloire à l'Amour Miséricordieux pour la Sainte Église, le Saint Père, l'Institut qu'elle aimait tant, sa petite Communauté et pour demander la paix par le règne de la charité clans l'univers.

Pendant les deux récréations d'hier, notre bien-aimée Mère nous voulut toutes de nouveau auprès d'elle afin de pratiquer jusqu'au bout tout ce qu'elle pouvait de nos saintes observances. Elle nous souhaita une sainte année : « Mes chères enfants, je vous laisse la paix ... et la joie du Saint-Esprit ! Je fais au nom de toutes et de chacune le sacrifice de ma vie ... Celles qui s'en vont demeurent et celles qui demeurent s'en vont ». Avec quelle émotion et saint respect

nous allâmes baiser sa main maternelle et recevoir le dernier mot d'adieu pour nos âmes.

Dans le cours de l'après-midi, on la crut de nouveau deux fois à l'agonie. Elle aimait à renouveler le sacrifice de sa vie, répétant les paroles de Jésus en croix, adhérant avec Lui à tous les vouloirs du Père.

Après l'obéissance du soir, nous quittions notre Mère tant aimée en nous demandant ce que Jésus ferait dans la nuit. Mais nos cœurs restaient près d'elle et notre prière se faisait incessante à son intention.

Tandis que notre chère Sœur l'Assistante, qui avait passé plusieurs nuits, se reposait un peu, notre dévouée Sœur la Déposée s'installa au chevet de notre très honorée Mère ; elles eurent alors ensemble une conversation tout intime ... puis notre vénérée Malade essaya-de se reposer un peu ... Quelques instants s'étaient à peine écoulés que notre bien-aimée Mère se retourna vers son cher Cyrénéen qu'elle aimait tant avoir à ses côtés ... A l'expression de ses traits, notre chère Sœur la Déposée comprit que c'était le moment suprême. Elle prit dans la sienne la main de notre vénérée Mère pour qu'elle bénisse une

dernière fois ses filles, la baisa pour nous toutes, appela notre chère Sœur l'Assistante, fit quelques aspirations et la belle âme de notre tant aimée Mère allait pour toujours s'abîmer en Celui qu'elle avait uniquement aimé et si fidèlement servi. Il était 10 heures du soir.

Notre très honorée et regrettée Mère était âgée de 66 ans, de profession religieuse 44 ans, du rang des sœurs choristes.

Après la messe ce matin, Monsieur notre dévoué et pieux Confesseur vint s'unir à nous pour le Subvenite et, avec un cœur tout paternel, nous dit quelle part il prenait à notre peine, car il savait combien notre Mère aimait ses filles et combien aussi ses enfants l'aimaient et la vénéraient. « Mais, ajouta-t-il, le premier sentiment qui doit vous animer devant cette dépouille qui vous est si chère : c'est la reconnaissance.

D'abord, reconnaissance envers Dieu, qui a tant donné de grâces à votre vénérée Mère. Oh ! comme elle aimait Jésus !... et comme tout en elle était livrée à l'amour !

Reconnaissance pour tout ce qui nous avez reçu d'elle et par elle. Que de bien elle a fait à chacune de vos âmes par ses exemples ... par ses enseignements !

Et puis, mes chères filles, confiance. Oui, confiance que la Providence, qui a été si bonne pour vous au milieu de vos épreuves, ne vous abandonnera jamais ... confiance que votre Bonne Mère continuera, du Ciel, à veiller sur sa petite famille, dont elle a emporté tous les cœurs. »

Il y a quelques heures à peine que nous sommes orphelines et déjà, de tous côtés, nous arrivent les témoignages les plus touchants de religieux intérêt. Son Excellence Monseigneur Massé Vicaire général, Évêque de Phaena, notre digne Supérieur, nous avait fait espérer sa présence pour les funérailles, mais il vient d'annoncer que cela lui est rendu impossible à cause de la difficulté des communications. Nous assurant de sa profonde union. Par contre, Monseigneur Cazaux, Évêque de Luçon, se propose bien de venir jusqu'à nous le jour des Obsèques, mardi 5, vigile de l'Épiphanie. Qu'il nous soit permis de dire encore à Vos Charités combien nous sommes frappées d'une coïncidence qui nous semble bien marquante : Peu de jours avant sa mort, notre bien-aimée Mère, s'entretenant avec sa chère Déposée, lui disait : « Quel jour

viendra-t-il me chercher ? Quand il voudra. Noël est passé, mais ce sera toujours autour de cette douce fête ... le 28, décès de notre Bienheureux Père²³ ? ... Le 1^{er} Janvier, jour de la Circoncision ... 1^{er} Vendredi du mois ? ce serait trop beau ! ... En tous les cas, la toute petite que je suis sera mise en terre proche de la fête de l'Épiphanie. Oh ! quelle joie de pouvoir rentrer dans le complet anéantissement pour que Lui soit manifesté aux âmes ..., pour que le règne de la Charité arrive ! »

Avant de terminer, nos bien chères Sœurs, laissez-nous demander à Vos Charités le secours de vos saintes prières pour celle que nous pleurons ... et qui saura si bien le leur rendre, et pour nous, ses enfants restées sur la terre, pour nous aider à poursuivre l'œuvre de notre sanctification afin que nous soyons vraiment comme nous le lui avons promis, sa joie et sa couronne par notre fidélité à notre sainte vocation et la mise en pratique de tout ce qu'elle nous a enseigné ; surtout l'union des cœurs, la charité.

²³ Saint François de Sales est décédé le 28 décembre 1622.

C'est bien dans cet « Un » qu'elle a tant désiré que nous restons toutes avec elle ; aussi resserrées près des deux anges gardiens visible de ses jours d'agonie – qui étaient, nous le sentions, à son chevet au nom de chacune de nous – nous nous abandonnons avec confiance par les mains de la Très Sainte Vierge au Cœur de Jésus ; c'est là dans cette fournaise d'amour, heureux séjour des élus, que nous nous redisons, dans les sentiments de la plus religieuse et profonde dilection

De Vos Charités,
Nos très honorées et bien-aimées Sœurs,
Les très humbles et indignes Sœurs et
Servantes en Notre Seigneur.
Les Sœurs de la Visitation Sainte-Marie.
Dieu soit béni !

*Adresse : Monastère de la Visitation
Vouvant (Vendée).*

*Annexe III : Témoignage d'un célèbre
journaliste espagnol*

**« UNE GRANDE MYSTIQUE
CONTEMPORAINE »**

Par Santiago MONTOTO²⁴

Article extrait du quotidien *ABC de Sevilla*,
janvier 1944

Traduction de Sr Pascale-Dominique Nau

Il y a un peu plus de huit jours, sur le quai d'une station andalouse, j'ai rencontré mon vieil ami, le simple prélat Mgr Manuel

²⁴ Santiago Montoto de Sedas, avocat et écrivain, né à Séville en 1890 et décédé dans la même ville en 1973). Licencié en Droit ainsi qu'en Philosophie et Lettres à l'Université de Séville. Travailla comme écrivain et journaliste, enquêtant sur des sujets d'histoire, spécialement à Séville. Il a été membre de l'Académie Royale Sévillane des Belles Lettres, et correspondant de l'Académie Royale d'Histoire.

González García²⁵, et, bien que pressé par le peu de temps entre les deux trains, nous avons échangé nos impressions sur les événements dangereux de ces moments critiques²⁶.

– Je suis tranquille, me dit sur un ton persuasif l'évêque zélé ; deux mystiques contemporains affirment unanimement que Dieu nous protégera ouvertement, et les mystiques sont des témoins digne de foi ...

Et, tandis que je baisais l'anneau pastoral, faisant mes adieux, au moment où le train commençait à partir, Son Éminence me dit depuis la fenêtre du wagon, comme sa dernière recommandation :

– Lisez les messages de *Sulamitis*.

Puis, la silhouette de l'illustre sévillan éloigna lentement, alors que le soleil faisait briller sa croix pectorale, qu'à mon

²⁵ Né à Séville en 1877, il reçut la consécration épiscopale à Malaga en 1916, puis fut nommé évêque de Palencia en 1901. Connue comme l'*Apôtre des tabernacles abandonnés* et l'*Évêque du Tabernacle abandonné*, il fonda la congrégation des Missionnaires Eucharistiques de Nazareth et l'institut séculier des Missionnaires auxiliaires de Nazareth, avec la mission de lutter contre l'abandon des tabernacles, et un Ordre contemplatif vouée à la défense de l'Eucharistie. Il fut béatifié par le Pape Jean-Paul II le 29 avril 2001.

²⁶ Il s'agit de l'époque de la Guerre civile (1936-1939).

initiative le peuple de Séville lui avait offerte.

Plusieurs mois plus tard, le frère Angel de Cañette²⁷ – un capucin sorti tout droit d'un tableau d'*El Greco* – me chuchota à l'oreille :

– Je sais déjà qui est *Sulamitis*, j'ai déjà découvert el secret : c'est une visitandine française qui cache complètement sa personnalité. Quelle impression ses écrits m'ont laissée ! C'est une sainte de tout son corps ! Nous sommes sauvés, parce qu'elle assure que Dieu aime l'Espagne avec prédilection.

Je lui ai avoué mon ignorance. Je ne savais absolument rien de cette écrivaine ; je savais seulement, en me souvenant des paroles du prélat, qu'elle avait publié quelques messages.

Le capucin parlait avec ardeur. D'après lui, cette mystérieuse religieuse française était le premier auteur mystique contemporain et un des plus remarquables du christianisme.

²⁷ José González Ramos Campos, en religion Ángel de Cañette le Real, Capucin, naquit à Séville 1879 et fut martyrisé à Malaga, le 6 août 1936.

J'ai lu ensuite, avec un intérêt toujours plus grand, les œuvres de *Sulamitis* qui est vraiment un grand esprit ascético-mystique. Le désir amoureux qui enflammait sa poitrine brûle dans toutes les pages de ses livres, et elle le communique au lecteur qui ne peut rester indifférent devant la beauté de l'exposé des idées originales de l'humble religieuse, qui très justement prit le nom de *Sulamitis* (épouse mystique de Salomon).

Quelle note caractéristique de cette prose, même traduite, permet de reconnaître la clarté de son ornementation primitive ? L'élégance spirituelle dans sa plus grande splendeur ; même si les termes « mystique » et « élégance » semblent un peu contradictoires, ils ne le sont d'aucune façon. Un savant prélat, le Cardinal Maffi²⁸, s'adressant à la société de Pise, disait : « Il n'y a pas de plus grande élégance que la vertu ; toute vertu exhale un parfum de majesté indépassable ... »

Et maintenant, j'en viens à la nouvelle : le décès de l'insigne mystique dont les

²⁸ L'égat du Pape au Congrès Eucharistique, à Milan, en septembre 1922 et Congrès Eucharistique, à Fano, en avril 1925. Il était célèbre pour ses nombreuses œuvres de haut niveau scientifique.

paroles, en ces jours critiques, encourageaient nos esprits abattus. Marie-Thérèse Desandais (P.M. de Sulamitis), supérieure d'un monastère de Visitandines, est décédée dans ces jours, il y a un an, dans un coin de la Vendée, où sa Communauté a dû venir s'installer à cause des horreurs de la guerre.

Elle mourut, entourée de ses filles spirituelles, sereine, tranquille, offrant sa vie pour la paix du monde, et répétant une de ses phrases préférées : « Ne donnons à Dieu autre chose que de la joie ; soyons toujours contents avec ce que Lui dispose ».

Je m'étais procurée une photo de cette bonne amie de l'Espagne pour que sa silhouette reste dans ses pages, mais je n'ai pu la retrouver.

L'incognito accompagna donc jusque dans les derniers moments cette femme géniale, à qui les critiques n'ont toujours pas prêté assez d'attention.

Table des Matières

INTRODUCTION	5
INTRODUCTION	19
MON ENFANCE	27
J'AI SOIF DE VERITE !	30
MA PETITE VOIE A PART	33
PENDANT MES MAUVAISES ANNEES.....	35
L'ATTRAIT POUR L'OBEISSANCE.....	37
DU PLUS PARFAIT	39
DE LA BONTE QUI M'ENTOURE	41
DE LA SOUFFRANCE.....	45
COMME TOUT LE MONDE.....	47
MON ATTRAIT POUR LE POSITIF	49
LE MOT « AMOUR »	51
DE L'ECRITURE ET DU SURNATUREL	53
COMMENT J'ECRIS.....	59
COMMENT LE BIEN-AIME M'A CONDUITE ET VISITEE.....	71
LES MAUVAISES ANNEES	79
RAVISSEMENTS	83
LES TROIS GRACES DE SAINT JOSEPH	99
MA PRISE D'HABIT	101
AU NOVICIAT	105
L'IMAGE DE L'AMOUR MISERICORDIEUX.....	113
RETOUR AU NOVICIAT	117
A L'INFIRMERIE	119
PEINTURE DES IMAGES.....	127
LA GUERISON.....	129
L'AMOUR MISERICORDIEUX	131
DESCRIPTION DU TABLEAU	143
ANNEXE I : ANNONCE DE SON ELECTION COMME PRIEURE DU MONASTERE DE DREUX.....	155
ANNEXE II : ANNONCE DE SON DECES RECIT NECROLOGIQUE	159
ANNEXE III : TEMOIGNAGE D'UN CELEBRE JOURNALISTE ESPAGNOL	171
TABLE DES MATIERES.....	177

